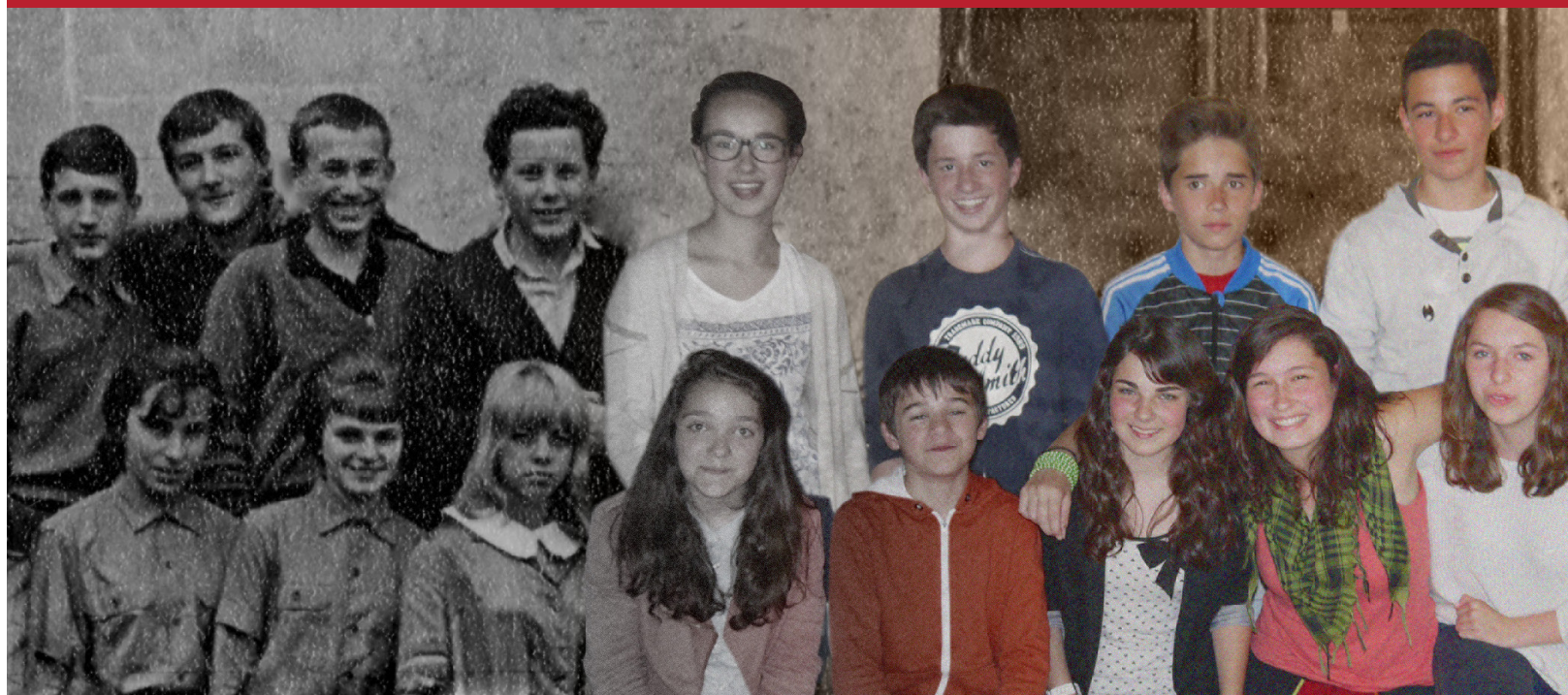
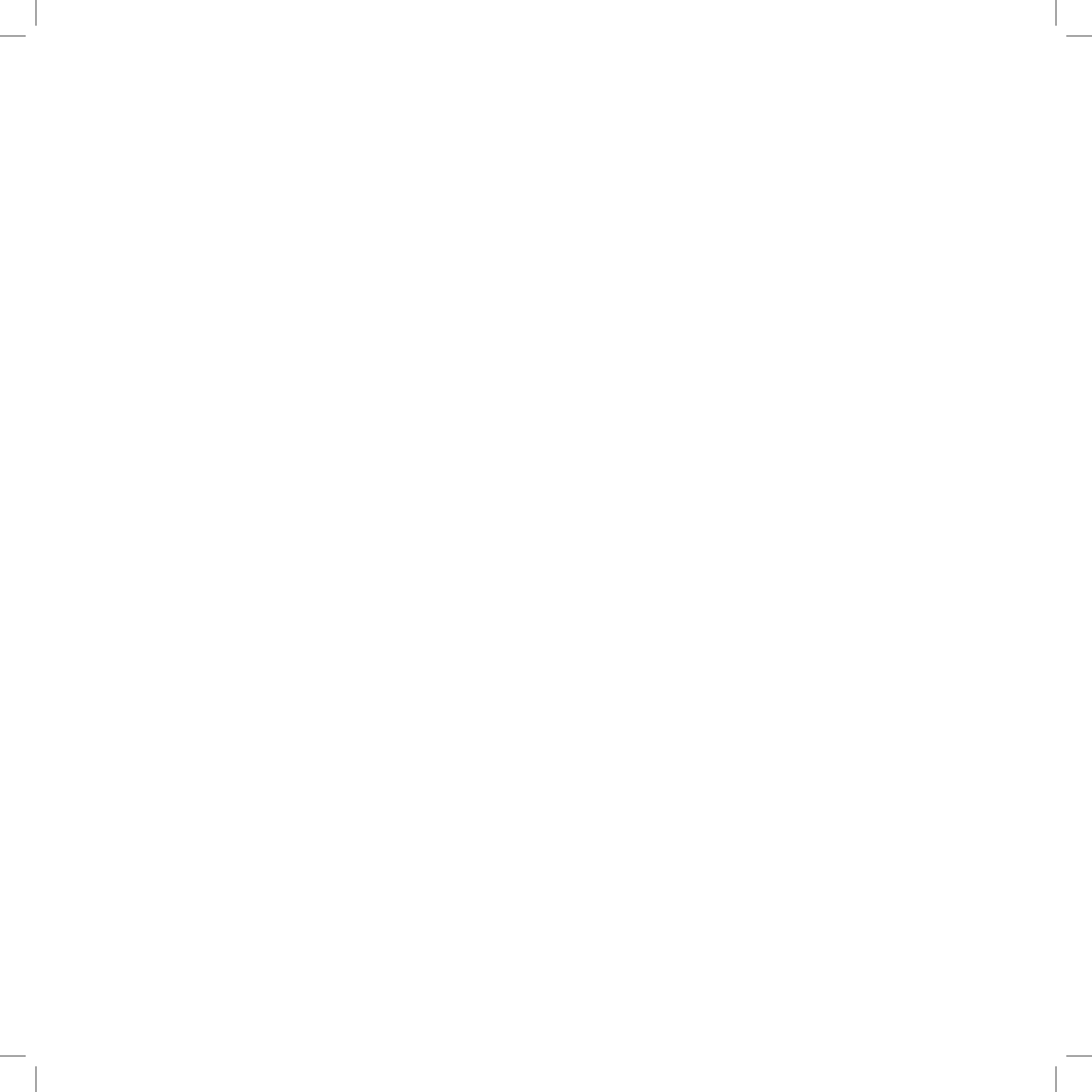


Regards d'enfants sur la guerre 39-45





Alors que nous commémorens cette année les 70 ans de la libération de la France, plus de 350 jeunes vendéens ont choisi de prendre la plume pour rendre hommage à tous celles et ceux qui ont souffert et combattu sous l'occupation, et auxquels nous devons notre liberté.

Plus qu'un simple travail d'écriture, c'est un véritable travail de mémoire qui a été réalisé. Une mémoire simple et touchante, comme le sont toujours les mots d'enfants. Mais une mémoire vivante, ravivant la flamme du Souvenir, transmettant aux générations actuelles cet esprit de résistance dont nous avons eu besoin hier et dont nous avons encore besoin aujourd'hui.

Je tiens à remercier chaleureusement le Conseil général des Jeunes qui est à l'origine de cette belle initiative.

Très bonne lecture à toutes et à tous.



Bruno RETAILLEAU

Président du Conseil général de la Vendée



Réussir à exprimer l'innommable quand on ne l'a pas connu...

C'est ce qu'ont fait ces jeunes des collèges de Vendée. « Écrivains en herbe », peut-être. Citoyens en devenir, sûrement.

Ils ont entendu ce que des témoins, des professeurs, leur ont appris sur les réalités de la guerre 39/45. Et leurs regards d'adolescents d'aujourd'hui ont rejoint ceux de ces années terribles. Ils ont retenu beaucoup de détails sur la présence de l'armée d'occupation, les crimes nazis et l'attitude des Français dans ces circonstances, les bons et les méchants, et les autres. Ils ont été attentifs à tous ces petits gestes de la vie ordinaire qui font la grande Histoire.

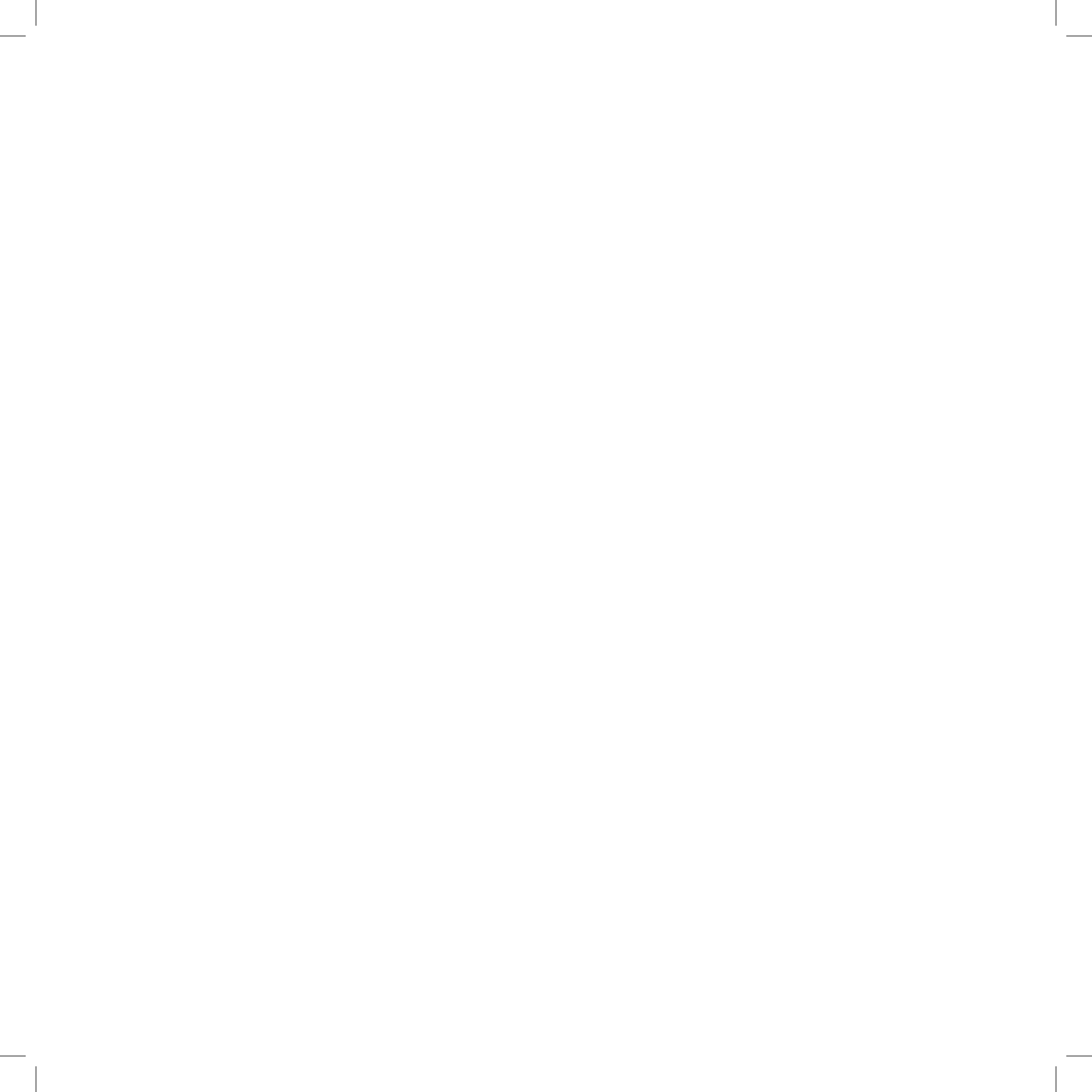
Ils en ont fait ces histoires, toutes plus émouvantes les unes que les autres. Ils en ont curieusement tiré des objets, violon, lettres, crayons de couleur, qui ont perduré et seraient parvenus jusqu'à nous pour porter témoignage. Ils ont ainsi, avec une imagination féconde, ressuscité le passé et accompli un devoir de mémoire.

Écouter, s'imprégner, imaginer, écrire, transmettre, ce sont les étapes de la démarche de l'écrivain. Bravo, les écrivains en herbe !



Yves VIOLLIER

Écrivain



Il y a des époques dont nous aurions préféré qu'elles n'aient existé, il y a des guerres dont nous aurions aimé ne pas avoir à nous souvenir, celle de 39-45 est de celles-ci, meurtrière de par sa cruauté, dictée par les fantasmes de tout-puissants, condamnant civils et soldats, résistants et juifs...

Descendant d'une famille dont certains furent déportés et même fusillés ou gazés alors qu'ils étaient à peine plus âgés que moi, je suis particulièrement sensible à ce qu'ont pu vivre ces jeunes de 15 ans.

15 ans, un âge où l'on attend tout de la vie...

Je rends hommage à tous ces enfants arrachés à leur mère, à tous ces époux séparés de leur femme, et qui dignement dans le silence et la souffrance ont su accepter un destin tragique.

Seuls la sagesse et le souvenir pourront apaiser et panser les maux d'une guerre absurde, d'un génocide effroyable et inutile.

Pour construire son avenir, il faut connaître son passé ... Jeunesse de Vendée et d'ailleurs, au-delà d'un devoir de mémoire, il est indispensable que nous fassions perdurer le travail de mémoire de nos aînés, ne renonçons pas et ne cédon pas à l'oubli, pour que nous puissions tous ensemble, main dans la main, du fond de notre enfance crier au monde entier :

NON JAMAIS... PLUS JAMAIS !



Grégoire PESSUS

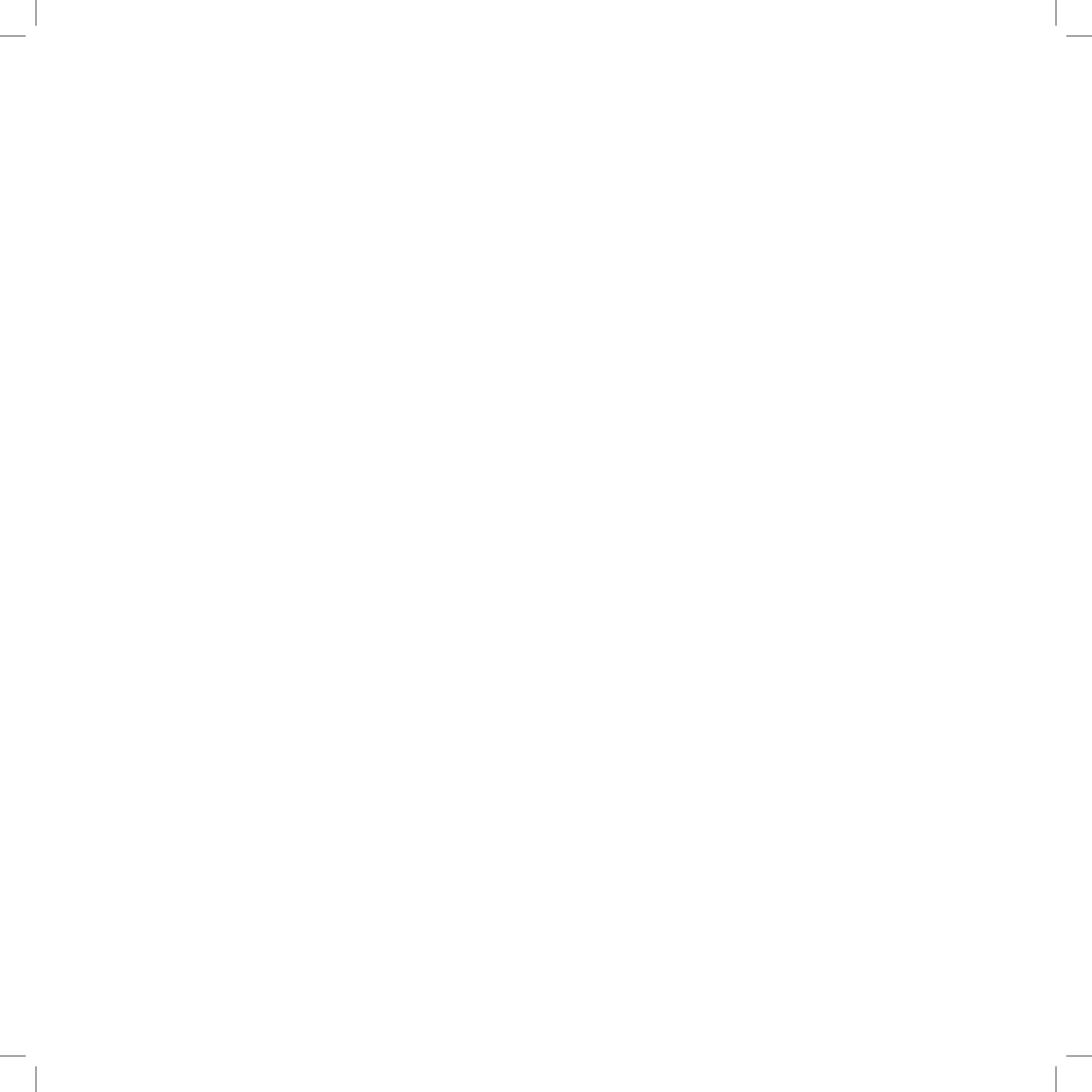
Président du Conseil général des Jeunes de la Vendée

Mandat 2012-2014



SOMMAIRE

Présentation du projet « Regards d'enfants sur la guerre 39-45 »	page 9
Le violon, <i>1^{er} prix catégorie individuelle</i>	page 11
Couleur réglisse, <i>2^e prix catégorie individuelle</i>	page 25
Je rentre ce soir, ne sortez pas, <i>3^e prix catégorie individuelle</i>	page 35
Les crayons de couleurs, <i>1^{er} prix catégorie collective</i>	page 43
C'est la guerre qui nous a réunis, <i>2^e prix catégorie collective</i>	page 55
L'enfant sauvé, <i>3^e prix catégorie collective</i>	page 61
Remerciements.....	page 71



PRÉSENTATION

Ce livret vous présente le fruit du travail de collégiens vendéens à l'initiative du Conseil général des Jeunes de la Vendée.

Ce dernier, créé en Vendée en 1997, permet d'éveiller le sens civique des jeunes générations et de les initier au fonctionnement d'une collectivité locale. Les soixante jeunes représentants des collèges publics et privés de Vendée, issus des classes de 5^e et 4^e, étaient répartis en cinq commissions pour le mandat 2012-2014 : Challenge inter-collèges, Ma vie au collège, Inter-génération, Sécurité routière, Nouvelles technologies de la communication.

Les treize Conseillers généraux Juniors de la commission Inter-génération ont insisté sur l'importance du travail de mémoire, en particulier concernant la Seconde Guerre mondiale.

Ils ont choisi de mettre en place un concours de nouvelles intitulé « Regards d'enfants sur la Guerre 39/45 ». Par la mise en œuvre de cette action, les jeunes élus ont souhaité aborder cette période de l'histoire avec un regard différent : celui d'un enfant ou d'un adolescent.

Le projet destiné à des élèves de 4^e ou de 3^e s'est déroulé en deux temps :

- un premier temps au cours duquel ont été organisé, dans les collèges, des rencontres entre des témoins (enfants ou adolescents durant la guerre) et des jeunes collégiens,
- un deuxième temps au cours duquel les jeunes ont rédigé (seuls ou en groupes) de courtes histoires fictives se déroulant lors de la guerre 39/45.

Treize collèges du département ont participé à ce concours de nouvelles. De novembre 2013 à mars 2014, 350 jeunes vendéens se sont transformés en « écrivains en herbe ».

Leur nouvelle devait commencer par une phrase au choix :

« Depuis quelques jours, les Allemands étaient partout, à la suite de différents attentats perpétrés par les résistants. La vie était de plus en plus dure. On manquait de tout... »

Ou « Comme tous les matins, je m'étais levé très tôt. Papa n'était pas rentré de la nuit et maman s'inquiétait... Je pris le chemin de l'école et ce que je vis ce jour-là me marqua à tout jamais... »

Nous vous invitons à découvrir les six nouvelles lauréates. Ce sont les textes originaux des jeunes, aucune modification de style ou de syntaxe n'a été apportée.

Bonne lecture !



Élise LEROY
Collège Les Lauriers, SAINT JEAN-DE-MONTS
1^{er} prix - Catégorie individuelle

Le violon





Comme tous les matins, je m'étais levé très tôt. Papa n'était pas rentré de la nuit, et maman s'inquiétait... Je pris le chemin de l'école, et ce que je vis ce jour là me marqua à jamais.

J'enfourchai ma bicyclette rouge toute neuve, que Papa m'avait offerte pour mes onze ans, et empruntai le chemin familial. Je passai comme chaque jour devant la boulangerie où Maman, parfois, m'envoyait acheter le pain. A cette heure-ci, il y avait toujours une queue interminable de ménagères, qui attendaient avec leur ticket de rationnement à la main. Nous étions en 1942. C'était le dernier jour d'école. Il faisait beau ; déjà, la chaleur de juillet s'était installée ; mais pourtant, il ne régnait pas cette atmosphère de joie et de fête qu'amènent habituellement les vacances. L'air était plus lourd, il pesait sur les épaules. Maman attribuait cela aux Boches. Ils étaient partout, défilaient dans les rues avec leurs armes, traquaient tout ce qui sentait le Juif. Maman les détestait. Je me rappelle la façon qu'elle avait de pincer les lèvres quand elle parlait d'eux, le mépris avec lequel elle les regardait. Papa, lui, n'était pas d'accord avec elle. Il disait qu'il fallait collaborer avec eux, car ils allaient débarrasser le pays de l'étoile jaune. Je les entendais très souvent se disputer à ce sujet.

Papa était gendarme. Lorsqu'il arborait son bel uniforme en bombant le torse, il me paraissait un véritable géant, si grand, si fort ! J'étais très fier de lui. À mes yeux, rien ni personne ne pouvait l'égalier,

encore moins le vaincre. Il lui arrivait parfois de ne pas rentrer la nuit. Une fois, je lui avais demandé pourquoi. Il m'avait répondu en fourrageant dans mes cheveux : « C'est pour mon travail, Jo. ». Et j'avais aussitôt cessé de m'inquiéter, même si Maman, elle, ne s'était pas arrêtée.

Je n'étais plus qu'à quelques mètres de l'école. Soudain, j'entendis quelqu'un qui courait dans ma direction. Je m'arrêtai, surpris ; d'habitude, cette rue était toujours déserte à cette heure-ci. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle je l'empruntais, même si elle rallongeait mon trajet de dix bonnes minutes, parce que je pouvais m'entraîner à faire des slaloms sans que personne ne me dise rien. Puis j'entendis les cris aux accents durs et gutturaux des Allemands. Et brusquement, je les vis tous les deux apparaître au coin de la rue, une jeune fille, qui tenait par la main un petit garçon âgé de trois ou quatre ans tout au plus. Dans son autre main, elle tenait la poignée d'une longue valise noire. Quand ils me virent, qui leur barrais le passage sur mon vélo, ils s'arrêtèrent net. Aujourd'hui encore, il me suffit de fermer les yeux pour que je les revoie, là, plantés devant moi. Il était ravissant, ce petit garçon. Avec ses boucles brunes et ses joues roses, il avait l'air d'un ange. Mais ses yeux bruns nuancés d'or, comme de minuscules pointes de soleil emprisonnées, étaient écarquillés par un effroi indescriptible, semblable à celui des bêtes traquées. La jeune fille, elle, était plus âgée que moi. Quinze, peut-être seize ans. Sa silhouette chétive était dénuée de toutes les formes de l'adolescence. Elle était grande, pâle, et très maigre. Ses vêtements, comme ceux du petit, étaient sales et déchirés. Elle tourna vers moi son visage en lame de couteau, troué par deux immenses yeux bleus étincelants d'intelligence, couronné de courts cheveux bruns indisciplinés. Ses traits étaient durs, mais dessinés malgré tout avec une sorte de grâce un peu étrange. Nos regards se croisèrent une seconde. Et

je vis tout de suite qu'elle n'avait pas peur ; elle avait un air particulier, un mélange indicible de défi, de fierté et de résignation que je n'ai jamais revu autre part que sur son visage. Ce regard se grava au fer rouge dans ma mémoire, et j'ai immédiatement ressenti pour cette fille une immense admiration. Il suffit d'un instant ; je compris, et je leur désignai un petit renforcement sombre au coin de l'immeuble qui bordait la rue. Elle hocha la tête, et je les regardai se blottir dans l'ombre. Une seconde plus tard, les Boches étaient là. Ils regardèrent autour d'eux puis commencèrent à me poser des questions, auxquelles je répondis en dissimulant derrière mon dos mes mains tremblantes. Non, je n'avais vu personne depuis que j'étais ici. Oui, j'en étais absolument sûr. Ils me dévisagèrent longuement, soupçonneux, et moi je priais de toutes mes forces pour qu'ils s'en aillent vite. Mais je dus être convainquant, parce qu'ils finirent par s'éloigner. Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir de soulagement.

« Ils sont partis, vous pouvez sortir, dis-je. »

Ils sortirent de leur cachette. La jeune fille lâcha la main du petit pour s'étirer, avant de cracher dans la direction où les Boches étaient partis. Puis elle déclara, en s'adressant au vide :

« C'est pas aujourd'hui que vous nous aurez ! »

Elle rejeta sa tête en arrière et rit, un rire sec, amer, sans aucune joie. Elle attira le petit à elle, avant de se tourner vers moi :

« C'est quoi, ton nom, gamin, me demanda-t-elle.

- Jo, répondis-je un peu sèchement, piqué au vif par le « gamin ». Je m'appelle Jo.

- Eh bien, Jo, me dit-elle avec un sourire fatigué, tu viens de nous sauver la vie, à mon frère et à moi. Tu peux être fier de toi. ».

Elle ne dit même pas merci. Elle tourna les talons, la main de son petit frère serrée dans sa main gauche, sa valise noire dans l'autre.

« Attendez, leur criai-je, attendez ! Qu'est-ce qu'ils vous voulaient, les Boches ? »

Elle se retourna, et me regarda avec agacement. Je crus qu'elle n'allait pas répondre, mais finalement elle dit :

« Il y a deux jours, deux d'entre eux ont voulu passer mon père à tabac ; il s'est défendu, et les a bien amochés. Il a réussi à leur échapper, mais ils ont fini par le retrouver. Ils sont venus à la maison avec d'autres Boches, et... »

Ici, sa voix se brisa. Elle prit une grande inspiration, ferma les yeux. Le garçon se colla à elle, et je vis une larme rouler sur sa joue rose. La jeune fille s'agenouilla, et, avec un bout de tissu qu'elle tira de sa poche, elle l'essuya doucement tout en murmurant des paroles rassurantes.

« Je crois qu'il est mort, acheva-t-elle en se tournant vers moi. Il nous a fait passer par la porte de derrière. Je n'ai eu le temps de récupérer que ça. »

Elle désignait sa longue valise noire. Elle avait une forme étrange, irrégulière. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien contenir. Elle dut remarquer mon regard perplexe, car elle ajouta :

« C'est mon violon. Papa s'est saigné aux quatre veines pour me l'offrir. Il...il adorait m'entendre jouer. Je ne voulais pas le leur laisser. »

- Est-ce que vous savez où aller ? », leur demandai-je après un moment.

Elle haussa les épaules, et me dit qu'elle n'en avait aucune idée. Je leur dis que moi, je connaissais un endroit, ils n'avaient qu'à me suivre. C'était une très vieille maison, sur le chemin que j'empruntais pour me rendre à l'école. Elle était abandonnée depuis quelques mois. Ce n'était pas grand, ce ne serait pas un palace, loin de là ; mais cela ferait toujours un toit au-dessus de leur tête. Lorsque je le lui dis, la jeune fille me rit au nez, et répondit :

« N'importe quel taudis serait mieux que l'appartement où on vivait avec Papa. »

Il ne restait que quelques couvertures poussiéreuses, épaisses comme des feuilles de papier. Mais la jeune fille m'affirma que ce serait très bien. Elle posa son violon au sol, et se frotta les mains avec l'air de quelqu'un qui retrouve un chez-soi.

« Au fait, leur demandai-je, comment vous vous appelez ?

- Mon petit frère, c'est David, me répondit-elle. Et moi, je m'appelle Lydie. ».

Je partis en promettant de revenir le lendemain matin. J'arrivai en retard à l'école, ce jour là, et j'eus droit à un regard noir de mon instituteur. Mais je m'en fichais. Je ne pensais qu'à David et Lydie.

Le soir, lorsque je revins, Papa n'était toujours pas là. Jamais il ne s'était absenté aussi longtemps. Maman et moi, on dîna dans une ambiance morose et silencieuse, puis j'allai me coucher. Vers minuit, j'entendis la porte claquer. Silencieusement, je descendis les escaliers et je vis mes parents, debout sur le seuil, qui se disputaient.

« J'étais morte d'inquiétude, s'écriait Maman. Où étais-tu ?

- Au travail, répondit Papa, calmement, en enlevant son manteau.

- Ton travail, siffla-t-elle.

- Oui, mon travail. Cette fois, tu sais, ce sera de très grande envergure. On en prendra beaucoup plus que lors des autres rafles. Préparer cela, c'est beaucoup de temps.

- Tais-toi, murmura ma mère, la voix secouée de sanglots. Tais-toi, avant que je ne te déteste pour de bon. »

Sans bruit, je remontai dans ma chambre et me pelotonnai dans mes couvertures. Mais je ne pus me rendormir.

Le lendemain matin, et ceux des quinze jours qui suivirent, je retournai voir David et Lydie. Je partais tôt le matin, sur ma bicyclette, prétextant une balade avec des copains. Je leur apportais de la nourriture que j'enfournais dans mes poches dans le dos de ma mère, et de l'eau que je prenais à la fontaine de la grande place. J'avais senti qu'il valait mieux ne rien dire à mes parents. J'ignorais pourquoi, mais je savais qu'il fallait garder ce secret pour moi. Quand ils me voyaient arriver avec la nourriture, leurs yeux, surtout ceux de David, se mettaient à briller. Je les regardais dévorer tout ce que je leur donnais comme des affamés.

Après quelques jours, ils commencèrent à me faire confiance. Je suis fier de pouvoir affirmer que j'étais devenu leur ami. Souvent, Lydie me jouait du violon. J'aimais voir ses doigts fins et graciles voler sur les cordes, comme s'ils dansaient. La première fois que je l'entendis jouer, une mélodie douce et triste, je fus bouleversé. C'était prodigieusement beau ! Elle me confia que son rêve était d'entrer au conservatoire de musique. Avec Lydie, on se racontait tout. Nous comparions nos goûts, la musique que nous aimions, les livres que nous lisions. Je lui parlais de mes parents, elle me parlait de son père. Alors, sa voix s'emplissait toujours de nostalgie et de peine. On échafaudait d'improbables projets d'avenir, sans guerre, sans Boches, sans étoile jaune, dans lesquels on était tous heureux et libres. On savait très bien, au fond, que ça n'arriverait jamais. Mais simplement en parler, ça nous reconfortait et nous redonnait espoir. Et c'était tellement bon ! David mêlait à nos conversations sa petite voix d'oiseau, et Lydie et moi l'écoutions en souriant. Ces moments-là comptent parmi mes plus beaux souvenirs. Je me souviens que, quand j'entrais dans la pièce, David criait mon nom et courait en riant se jeter dans mes bras. Je crois qu'il me considérait un peu comme un grand frère. Il se fichait du reste du monde, du moment qu'on soit là, avec lui. Ça lui suffisait. Oh ! David, David, cher petit ange, comment ont-ils pu !

Tout s'écroula le 16 juillet 1942. Cette nuit là, je fus réveillé par des cris d'enfant, qui provenaient de la rue. J'ouvris ma fenêtre, et je vis des soldats qui frappaient une femme sous les yeux de sa petite fille. Je poussai un hurlement dont je ne me serais jamais cru capable. L'un des hommes releva la tête, et me lança méchamment : « De quoi tu te mêles, le mioche ! ». Je dévalai les escaliers pour aller avertir ma mère. Elle était dans le salon, elle pleurait. Je m'approchai d'elle, et la tirant par la manche de sa robe de chambre, je lui demandai ce qui se passait.

« Il y a une rafle, murmura-t-elle sans me regarder, tremblante. Ils prennent tous les Juifs. Même... même les enfants. »

Je crus que j'allais mourir. Pris d'un doute terrible, je lui demandai où se trouvait Papa. Elle ne me répondit pas, et se mit à pleurer de plus belle. J'en oubliai la femme et sa petite fille. En pyjama, des chaussons aux pieds, le cœur battant, priant le ciel qu'il ne soit pas trop tard, je me ruai dehors, courus jusqu'à notre cachette. Je découvris, horrifié, la pièce vide. Lorsque je ressortis dans la rue, je vis d'innombrables familles juives encerclées de soldats. Tout à coup, il y eut un horrible hurlement. On murmura qu'une femme, son bébé dans les bras, s'était jetée du toit d'un immeuble. Et tous ces gens, aux fenêtres, qui applaudissaient ! Mon Dieu, ils applaudissaient !

Je rencontrai un soldat, et lui demandai où est-ce qu'on les emmenait, tous. Il m'indiqua la salle de la Bellevilloise, non loin de là. Je connaissais, Maman m'y avait déjà emmené voir des spectacles. Ce que je vis dans cette salle, ce soir là, me hantera jusqu'à ma mort. Les visages blêmes et terrifiés, la saleté horrible, le sol jonché d'immondices, la chaleur insoutenable, les enfants seuls, criant désespérément le nom de

leurs parents ; la puanteur qui vous prenait à la gorge et vous faisait frémir de dégoût ; les hurlements, les appels, les gémissements, qui se mêlaient en un vacarme effroyable. C'était mille fois pire que l'enfer. Et soudain, au milieu de l'horreur, je les vois. Je cours vers eux, je les appelle. Lydie ! David ! David ! Lydie se retourna ; elle tenait David dans ses bras. Mais brusquement, je m'arrêtai. Papa était avec eux. Mon père, si fort, si brave. Il tenait Lydie par le bras, l'entraînait sans ménagement. Je réalisai soudain que je n'avais pas vu un seul soldat Allemand. Je jouai des coudes, et enfin j'arrivai jusqu'à eux. Mon père m'aperçut, et blêmit. Il me demanda ce que je faisais ici. Je lui retournai la question. Il me répondit : « Mon devoir ». Je le suppliai de les laisser partir.

Les sauver, c'était la seule chose qui m'importait à cet instant. Plus rien d'autre ne comptait. On allait leur faire du mal, j'en étais sûr, je le savais. Je remarquai alors que la joue de David était noircie par un énorme hématome. Mon sang bouillit dans mes veines. Était-ce mon père qui l'avait frappé ?

« C'est impossible, me répondit-il froidement.

- Le petit, Papa ! Je t'en prie, laisse au moins partir le petit ! »

Je hurlais, les larmes aux yeux. Il m'attrapa par le bras, et me souffla à l'oreille :

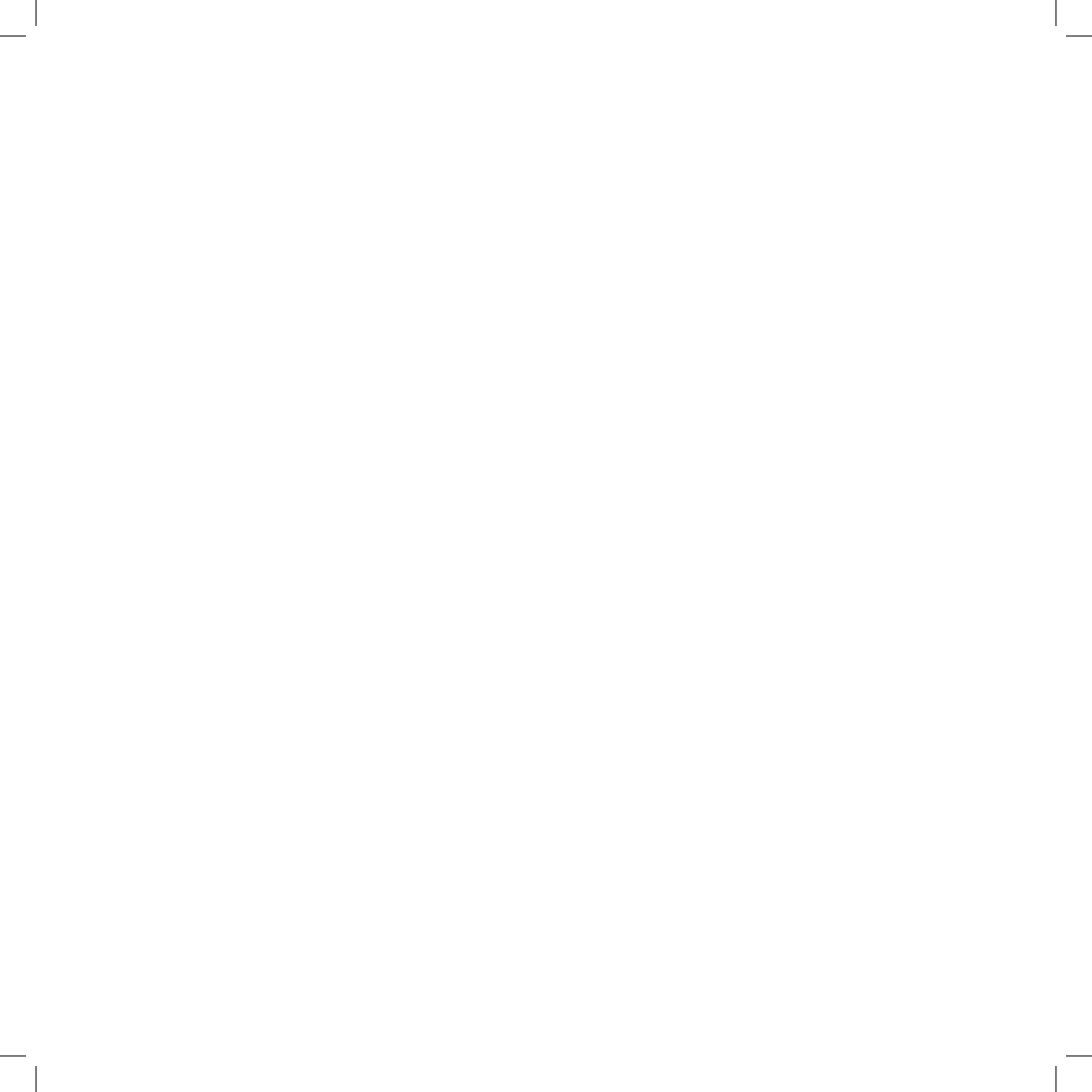
« Tu n'as pas honte ?

- C'est toi qui devrais avoir honte ! », m'écriai-je.

Sa gifle me fit faire un pas en arrière. Je n'ai jamais pu lui pardonner ce geste. Sans un regard, il se redressa et tourna les talons, entraînant Lydie et David avec lui. Elle m'adressa un sourire de remerciement, David me fit un dernier signe de main, et ils le suivirent. De toute façon, que pouvaient-ils faire d'autre ? Soudain, Lydie se retourna et cria, à perdre haleine, tentant de couvrir le vacarme : « Jo ! Les couvertures ! Regarde sous les couvertures ! ». Nos regards se croisèrent, et je vis distinctement cette expression de défi qui lui était propre, la même que le jour de notre rencontre. Lorsque je pense à elle, aujourd'hui, c'est toujours cette image là qui me vient ; elle semble me dire : « On s'en sortira, ne t'en fais pas pour nous ! ».

Puis ils disparurent dans la foule. Je me précipitai hors de la salle, et me mis à errer dans les rues. Inconsciemment, je me rendis à notre refuge. La vue de cette pièce sombre et vide me déchirait ; mais j'étais incapable de m'en aller. Tout à coup, je mis à crier, plus fort que je n'ai jamais crié de ma vie, et à donner des coups de poings dans les murs. J'avais mal ; je m'en fichais. Je frappais, de toutes mes forces, de toute ma rage, de toute ma haine Je les détestais, tous, les Allemands, les Français, les hommes, le monde entier ! Je les détestais, eux et leur Guerre ! Oh ! J'aurais donné n'importe quoi à cet instant pour sentir la main de Lydie sur mon épaule, pour la voir sourire, pour entendre derrière moi la jolie voix légère de David. Je ne m'arrêtai que lorsque la douleur fut insupportable. Je me laissai glisser sur le plancher, hébété, incapable d'une pensée cohérente, en contemplant mes mains ensanglantées. Puis soudain je le vis, dans un coin, le tas de couvertures. Fébrilement, je m'en approchai, et dessous, je découvris l'étui noir. Les larmes roulèrent sur mes joues. Doucement, avec une précaution infinie, je sortis le violon et le serrai contre moi. On me retrouva, le lendemain matin, endormi sur les couvertures, enserrant toujours l'instrument de mes bras.

Jamais plus je ne les revis. Quelques années plus tard, après la fin de la Guerre, j'ai trouvé leurs deux noms dans l'interminable liste des déportés d'Auschwitz. Lydie et David Graël, âgés respectivement de seize et quatre ans. Lorsque j'ai su tout ce qu'on leur avait fait subir, à eux ainsi qu'à des milliers d'autres innocents, dans l'enceinte du Vel d'Hiv puis dans les camps, j'ai pleuré deux jours entiers, enfermé dans ma chambre. Quant à mon père, je l'ai haï tout le reste de sa vie. Plusieurs fois, il m'a dit qu'il regrettait. Mais ses regrets concernaient d'autres que moi. Là où il est, peut-être a-t-il retrouvé David et Lydie. Peut-être leur a-t-il demandé pardon. Je l'espère pour lui. Je suis vieux, à présent. Tout cela s'est passé il y a des années. J'ai eu une vie longue, et, dans l'ensemble, heureuse. Mais je ne les ai jamais oubliés, pas une seule minute depuis cette horrible nuit. Le violon de Lydie, mon unique souvenir d'eux, le seul objet auquel je tiens vraiment, est précieusement rangé dans mon placard. Parfois, je le ressors, et alors je les revois, tous les deux, qui me sourient.



Andréa LOUVEL
Collège Les Gondoliers, LA ROCHE-SUR-YON
2^e prix - Catégorie individuelle

Couleur réglisse



Wagon de déporté, dessin anonyme réalisé après 1945
© Coll. départementale des Musées de l'Ain



Comme tous les matins, je m'étais levé très tôt. Papa n'était pas rentré de la nuit et maman s'inquiétait... Je pris le chemin de l'école et ce que je vis ce jour-là me marqua à tout jamais...

Au coin de la rue, la vision s'offrant à moi était incroyable ; des engins mécanisés gigantesques défilaient, animés par le bruit insoutenable de leur moteur et par le choc incessant des cailloux sur la carrosserie, parfois écrasés par des roues énormes, lesquelles permettaient aux immenses machines d'avancer fièrement. Ces camions étaient suivis de près par des side-cars vrombissant joyeusement, conduits par des soldats en uniformes vert-de-gris, à la moustache et cheveux clairs. Malgré leur port du casque, on pouvait entrevoir leurs petits yeux bleus briller. Une troupe d'hommes claquaient leurs bottes au sol au pas, leur arme à la main, fermant la marche. Tout ce petit monde se dirigeait vers la Place Napoléon, et quatre hommes à l'accent allemand très prononcé hurlaient à pleins poumons et continuellement la même phrase ; tous les habitants de la ville devaient suivre le cortège vers la grande place, et aucune absence ne serait tolérée. La foule s'amassait petit à petit autour d'eux, les curieux pointaient le bout de leur nez et on discutait vivement dans les rues.

Je reconnus Papa qui faisait de même. En me frayant un chemin à travers ces gens, j'atteignis bientôt mon père et attrapai sa main. Surpris, il se tourna vers ma petite frimousse brune aux yeux foncés

et m'adressa une moue d'ennui. Cela semblait être un signe qu'il présentait que le cauchemar allait commencer. Il serra ma main minuscule dans la paume de la sienne, immense et douce, puis nous nous dirigeâmes vers le centre-ville. Arrivés sur place, un homme s'éleva sur une estrade et débuta un discours. Derrière lui, deux autres hissaient le drapeau allemand sur une tour de l'église.

Notre calvaire allait débiter.

Trois mois plus tard, la France n'était plus, faisant place à l'« État français ». La liberté avait cédé à la peur. Une partie de la population croupissait ainsi dans des logements aux fenêtres teintées de peinture, camouflage établi pour ne pas donner d'indication aux avions anglais. Les Allemands patrouillaient, surveillant les herses qui bloquaient le cœur de la ville, ré-agençant les barbelés censés dissuader les courageux de braver l'autorité de ces grands blonds en uniforme. Je continuai d'aller à l'école, mais chaque jour je pensais aux restrictions terribles que nous subissions. Outre la tristesse qui nous dominait, la terreur était à son comble lorsqu'au soir retentissait furieusement la sirène sonnante l'heure du couvre-feu. À ce moment-là, je fondais en larmes et me blottissais sauvagement dans les bras de ma mère, enfouissant ma tête dans le creux de son cou. Tous les soirs ce son grave et cavernieux résonnait dans les rues désertes et brumeuses presque obscures d'une vraie ville fantôme. Le rationnement était si maigre que la faim me tenaillait sans cesse. Il fallait faire la queue des heures durant pour en bout de compte n'obtenir que peu de pain et de matières grasses. Je pensais que notre supplice ne pouvait être plus cruel. J'avais tort.

Quatre années passèrent ainsi, les hivers plus rudes et les étés aussi étouffants les uns que les autres. Un matin, un des plus hauts gradés allemands fit une annonce à la population ; chaque personne

«juive» devait se présenter à la Kommandantur afin de se voir enregistrer dans une base de données spécifique. Aussi, l'homme insista d'une intonation grave que chaque «juif» se verrait obligé de coudre sur ses vêtements une petite insigne, une étoile jaune. Au début, je ne voyais pas le problème de cette annonce, et c'est pourquoi je demandai à ma mère de me broder cette petite forme sur ma chemise et mon blouson. Je paradais en ville, moi jeune garçon naïf et vaniteux, cherchant à me vanter le dessin de cette étoile dorée à qui voulait m'entendre.

Lors d'une de mes escapades, je marchais d'un pas conquérant lorsque je croisai mon amie Louissette, qui me sauta dans les bras aussitôt. J'éprouvais depuis toujours des sentiments très forts à son égard, elle me charmait de par ses yeux noirs pétillants et son sourire innocent. Lors de notre embrassade, ses cheveux couleur réglisse parfumés d'une pointe d'orange fouettèrent mon visage avec une douceur renversante et nous tombèrent lourdement au sol, notre arrière-train heurtant les pierres avec force. Mais aussitôt à terre, mon amie se releva d'un bond avec vivacité et me tira par le bras pour m'aider à me remettre sur pied. Nous discutâmes quelques minutes, puis nous nous séparâmes chacun de notre côté. Ce qu'elle m'avait révélé était incroyable ; pour pouvoir coudre le petit insigne doré sur nos habits, les parents devaient donner un ticket de rationnement textile ! Déjà que les tickets se faisaient peu nombreux, ils exagéraient vraiment, et malgré mon âge, je savais que cela était démentiel. Tant de nos voisins étaient morts dans la misère et le dénuement, trop de connaissances s'éteignaient dans leur appartement devenu miteux et insalubre depuis le début de la guerre. C'en était trop, je ne pensais plus qu'au jour où, enfin, notre beau pays recouvrerait sa liberté.

Depuis ma discussion avec Louissette, je ne marchais plus fier comme un paon mais plutôt lentement, me laissant porter par mes jambes dans les rues de la ville. Je rentrai chez moi peu avant l'heure du couvre-feu, après des heures de réflexion profonde - enfin, celle accordée à un adolescent de quinze ans. Je méditai sur notre situation actuelle, et vint à la conclusion que je ne pouvais prévoir la fin de notre tourment. Quel élément déclencheur pouvait faire chuter toute cette organisation allemande ? Je partis me coucher de bonne heure, après avoir senti le doux baiser de ma mère sur mon front, ainsi que ses pleurs qu'elle tentait de dissimuler de sa main plaquée sur sa bouche. Cette nuit-là, je dormis profondément, fait exceptionnel puisque d'habitude j'écoutais mère pleurer jusqu'au lever du jour, l'oreille collée contre le mur à demi moisi de ma chambre.

Sur les coups de cinq heures, je fus réveillé par un fracas assourdissant qui me tira sèchement de mon sommeil. Des pas accompagnés de cliquetis se firent de suite entendre dans les pièces de notre maison. Mes parents et moi sortîmes en trombe dans le couloir alors que des géants casqués, mitrailleuse à la main, nous attendaient devant notre porte. Maman hurla et Papa jura tant qu'il put alors que ces colosses s'emparaient de nous pour nous traîner hors de la maison. Je n'opposai pour ma part aucune résistance, trop choqué et ahuri. Nous n'étions pas les seuls à être tirés de chez nous de si bon matin. Certains de nos voisins, eux aussi, furent maîtrisés par des hommes en même uniforme que ces Allemands. Les « opérations » se déroulèrent en silence, en partie car ces derniers pointaient sur la tête de chacun leur arme à feu. Des enfants en bas âge trottaient derrière leurs parents, sans comprendre la situation. Les vieillards sortirent à leur rythme des immeubles, canne à la main, sous l'œil pourtant attentif des soldats, qui, d'après leur regard, n'éprouvaient rien d'autre que de l'impatience.

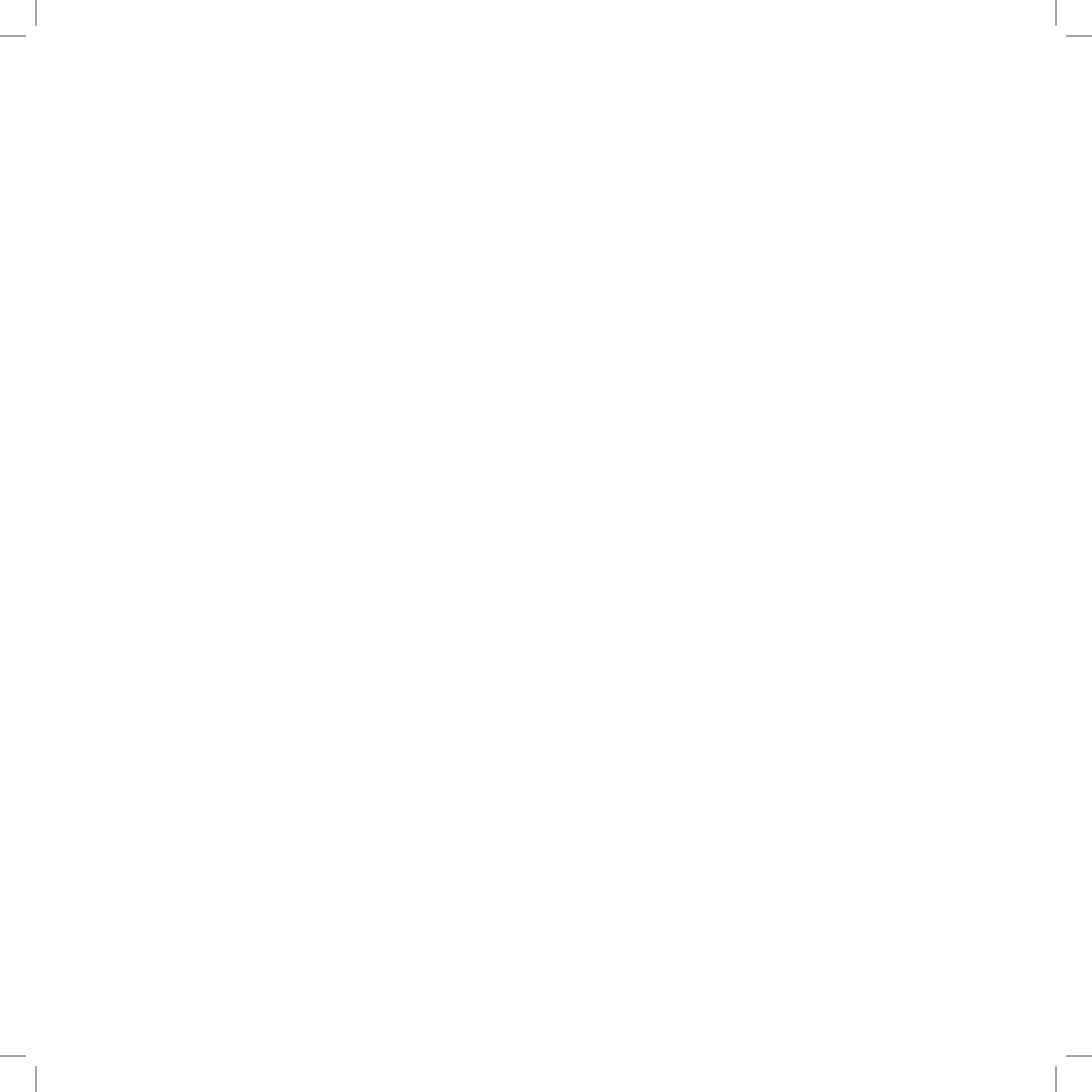
Ils nous conduisirent ainsi dans une petite salle à deux pas de la gare. Nous n'étions pas les premiers à y rentrer ; une dizaine de personnes étaient à l'intérieur, allongées sur de la paille comme de vulgaires bêtes. Tous portaient la petite étoile d'or sur leur vêtement, comme moi. Je reconnaissais ces gens ; je vis Louissette ainsi que ses parents, ses trois sœurs, et puis nos voisins âgés avec leurs deux enfants. Le jour venait de se lever, le soleil illuminait déjà la petite pièce froide et crasseuse dans laquelle nous nous trouvions et d'autres gens arrêtés venaient nous rejoindre. Personne n'osait parler, la surprise et le désarroi nous coupaient le souffle. Nous passâmes la journée entière à attendre on-ne-savait-quoi, notre libération peut-être. Je lançais quelques fois des regards à mon père, qui lui aussi restait incrédule. Certaines connaissances venaient nous visiter, dont quelques uns de mes camarades, qui nous apportaient de petits gâteaux afin de calmer notre faim, car aucun repas ne nous était servi. La journée passa ainsi, froide et silencieuse, malgré le nombre élevé de personnes se trouvant avec mes parents et moi dans la minuscule salle sombre et humide.

Ce fut bientôt la nuit. Tout était calme, aucun son ne se faisait entendre, que ce soit dehors ou à l'intérieur. Soudain, un grand brouhaha nous surpris. En tendant l'oreille et en collant notre œil contre la serrure, on pouvait percevoir une foule de soldats allemands s'agitant autour d'un train qui venait d'arriver. Les bruits de pas se multipliaient, le sifflet du chef de gare résonnait sèchement. Dans la petite pièce où nous étions captifs, les vieilles femmes, les bambins et les adolescents turbulents s'agglutinaient vers les murs pour mieux écouter les bruits extérieurs, tous réveillés par le sifflement de la locomotive. Au même instant, la porte s'ouvrit et nous fûmes tous entraînés dans les wagons. Les hommes les plus costauds essayaient de résister, mais en voyant les mitraillettes pointées sur leur front, ils se ravisèrent bien vite. Une

centaine de personnes se dispersa dans les deux voitures, toutes aussi étroites que l'était notre ancienne prison. Mais dans notre nouvelle cellule résidait un air chaud suffocant, ainsi qu'une odeur de moisi et de renfermé. Mes parents et moi nous mîmes dans un coin, accroupis afin de respirer le peu d'air frais piégé au sol. Nous ne savions pas où nous allions, seulement que le voyage allait s'avérer long et tortueux. Au bout de quelques dizaines de minutes de trajet, une jeune femme en pleurs prise d'une folie brutale se mit à cogner terriblement des poings les parois du wagon, en criant d'incompréhensibles paroles en boucle. Il fallut trois hommes pour la maîtriser, tant elle hurlait et luttait. Puis, elle se calma et se mit à l'écart - si l'on peut dire ça, car il n'y avait pas un seul centimètre carré qui ne fut point occupé par l'un d'entre nous à ce moment. Ma mère s'approcha d'elle, lui prit la main et lui demanda la cause de son malheur. Sans protester, la belle jeune fille lui répondit que nous nous dirigeons vers un lieu d'où on ne revient jamais... Un endroit qui sera notre tombeau. Elle ajouta qu'elle savait de quoi elle parlait, car la veille elle reçut une lettre de son frère Claude, lui apprenant que les Allemands arrêtaient les « juifs » pour les emmener dans des lieux tenus secrets, et que les seules nouvelles rapportées venaient de curieux ayant approchés ces « camps de la mort ». On disait que ces gens revenaient blêmes de leur voyage, avec, disait-on, encore les cris déchirants de femmes émanant des bâtiments à l'esprit. On les tuait parce qu'ils étaient juifs. Juste parce qu'il étaient juifs. Maman et les autres eurent un sursaut. À la manière d'un automate elle se tourna vers moi, me serra dans ses bras. Je sentis ses larmes couler lentement sur ma nuque. Elle caressa mes cheveux tendrement, s'essaya à un sourire, et nous retournâmes dans un coin du wagon avec mon père qui l'enlaça. Peu à peu, tout le monde fit pareil, les familles s'asseyaient en silence pour s'étreindre avec amour, les amoureux s'embrassaient doucement pour les dernières fois. Nous savions que c'était sans doute la fin,

et pourtant, personne ne disait mot. La moitié d'entre nous périt pendant le voyage. À notre arrivée au camp, mes parents et moi fûmes, fort heureusement, jugés aptes à travailler. Malgré mon bonheur d'être sauvé, ce que je vis là-bas dépassa l'imaginable par le commun des mortels. Les atrocités commises entre ces murs furent indescriptibles.

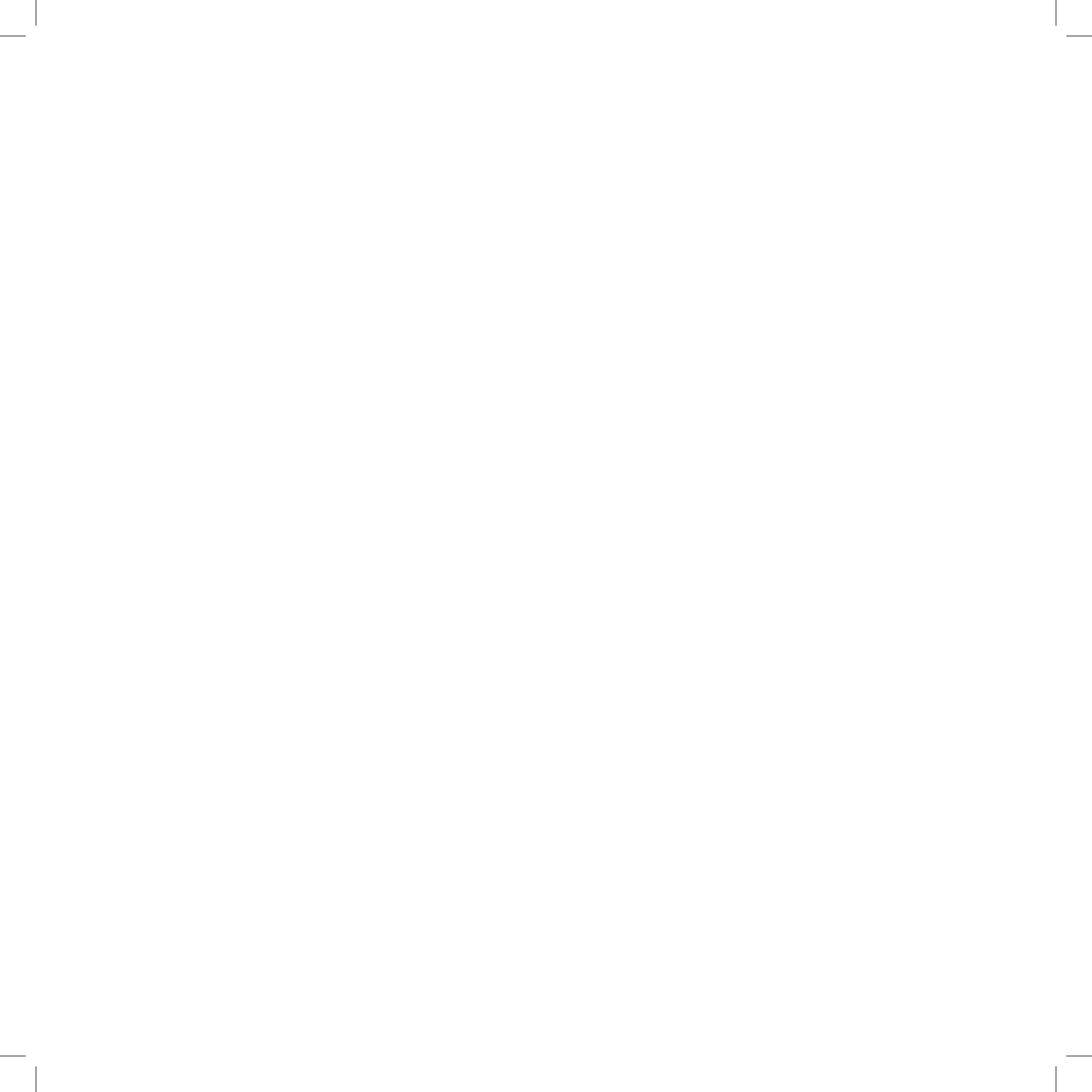
En 1944, je fus libéré, ainsi que mes parents, et nous rentrâmes chez nous. Cependant, ma joie se volatilisa quelques jours après mon retour ; dès qu'elle fut arrivée au camp, Louissette ne fut pas épargnée. À l'annonce de ce drame, je fus pétrifié ; ma tendre et douce amie, disparue à tout jamais, était-ce réellement possible ? Ma peine insurmontable me rongea à chaque seconde pendant longtemps, me rappelant sans cesse que depuis mon enfance, je comptais lui demander sa main un jour.



Juliette MICHEL
Collège Les Gondoliers, LA ROCHE-SUR-YON
3^e prix - Catégorie individuelle

Je rentre ce soir, ne sortez pas





Depuis quelques jours, les Allemands étaient partout, à la suite de différents attentats perpétrés par les résistants. La vie était de plus en plus dure. On manquait de tout. De jour en jour je voyais mon corps se métamorphoser, s'affaiblir. Je me renfermais sur moi-même.

Je me faisais le plus discret possible pour ne pas me faire remarquer. Les masques à gaz, les tickets de rationnement insuffisants, tout ça rendait notre vie à La Roche-sur-Yon atroce. J'étais tout de même avantagé par l'absence d'une personne fumeuse dans ma famille, car nous pouvions échanger nos tickets tabac contre toutes sortes d'autres choses, pain, nourriture, textile...

C'est le premier février, le jour de mes onze ans, que tout bascula pour moi, pour eux. Visiblement je n'avais pas été assez discret. L'étoile, cette étoile, c'était elle la traîtresse, elle nous avait trahis. Nous étions là, assis par terre à même le sol dans la grande salle paroissiale, tels des animaux dans une cage. La porte entrouverte nous laissait croiser le regard méprisant des passants. Il faisait sombre, personne ne parlait. Un silence régnait dans tout le lieu. Un silence annonciateur de mauvais jour. Un silence mortel. Ce silence fut cependant interrompu par un bruit, un bruit de gaieté, un bruit d'espoir. Les voix chaleureuses de nos camarades de classe qui venaient enfin nous rendre visite. Malgré l'interdiction qu'ils avaient eu de nous parler, nous nous comprenions, ils nous comprenaient. Ils avaient récolté plein de barres de céréales que

l'on nous distribuait à l'école. Nous les partageâmes puis il fut l'heure pour eux de partir. Le silence, ce silence pesant, régna de nouveau.

Ils étaient partout, ils nous encerclaient. Les nazis, leur drapeau, leurs idées, prenaient peu à peu place malgré nous dans notre conscience. Nous rabaisser quotidiennement ne leur suffisait plus. Il fallait maintenant nous punir. De quoi ? Je ne sais pas, je ne le saurais sûrement jamais.

Cela faisait désormais cinq heures que nous nous entassions petit à petit, les uns sur les autres. Il faisait froid, j'avais faim, j'avais soif, j'avais mal. À côté de moi, il y avait un petit garçon d'environ cinq ans, il était seul, il ne pleurait pas. Dans ce labyrinthe humain, je finis enfin par retrouver ma pauvre mère, affolée qui serrait ma petite sœur Sarah contre son cœur.

Il était aux alentours de vingt-trois heures. Nous montâmes dans un train. Pour moi ce fut la première et dernière fois. Les wagons étaient étroits, le sol était parsemé de paille remplie d'excrément, où toutes sortes d'animaux avaient séjourné auparavant. Ils sentaient l'urine, tous les murs étaient tapissés de moisissure. Le silence, ce silence, était toujours présent.

Le train démarra. Sarah commençait à peine à s'endormir quand ma mère se leva brusquement me tirant par le bras. Elle s'agrippa à la poignée de la porte, visiblement mal fermée, nous sautâmes. Alertés par le bruit, plusieurs soldats se mirent à nous poursuivre. Ma mère me lâcha, me confia Sarah puis me dit de courir, toujours courir, sans jamais me retourner. J'entendis deux bruits de balle, un cri, son corps s'écrasa violemment sur le sol. Je ne pleurais pas, la voix douce de ma mère retentissait dans tête, elle me disait de courir.

J'étais devenu plus fort, plus responsable. Mon père avait disparu à la guerre; certains confirmaient sa mort, d'autres gardaient l'espoir d'un jour revoir son visage. J'étais donc à présent un simple orphelin qui avait comme seul but dans la vie de survivre et de protéger sa petite sœur.

J'étais épuisé, mais je courais. Ils n'étaient plus là mais je courais. Je ne m'arrêterais pas, jamais. Seule la mort pourrait m'arrêter. Je ne me contrôlais plus, je ne savais même plus si je courais encore. Je tombais.

Je me réveillai dans un lit, dans une pièce sombre, étais-je mort ? Seuls les pleurs et les cris incessants de Sarah se faisaient entendre. Le silence régnait toujours, mais il était différent, un silence paisible, un silence d'espoir. J'étais loin, loin des tirs, loin des obus. Je descendis le grand escalier noir, ma petite sœur dans les bras. Sur la table, un petit déjeuner copieux typiquement juif nous attendait ainsi qu'une lettre soigneusement placée dans une enveloppe nous étant adressée. Sur cette lettre était inscrit ce mot : « JE RENTRE CE SOIR, NE SORTEZ PAS. »

Depuis le réveil, Sarah me demandait sans cesse où était maman. Il fallut alors que je lui explique. Je ne fus pas sûr qu'elle avait très bien compris, mais de grosses larmes s'échappèrent de ses jolies yeux bleus, roulèrent lentement sur ses joues roses et vinrent se déposer délicatement sur ses lèvres rouges, gercées, abîmées par le froid.

C'est aux alentours de dix-neuf heures qu'il entrouvrit la porte. C'était un grand monsieur en uniforme, il fit lentement son entrée. Lui aussi portait sur sa veste une étoile, une étrange croix plutôt, elle

était rouge, noire, et blanche. Elle était pareille à celle qui était cousue sur les drapeaux flottants un peu partout dans la ville. Pourtant, il n'avait pas ces traits sévères qui étaient dessinés sur chacun des visages des soldats de la Gestapo. Nous nous regardâmes longuement sans dire un mot. Le silence fut interrompu par un très nonchalant : « T'es qui toi ? Qu'est ce que tu fais là ? »

Le grand homme rit. Il se dévêtit de son long manteau noir, le posa sur une chaise et s'assit. Je pris ma sœur dans mes bras et lui répéta la question : « Qui êtes vous ? »v Après un long moment de réflexion il nous dévoila enfin la vérité, le silence, ce silence allait être rompu. C'était lui, c'était notre père.

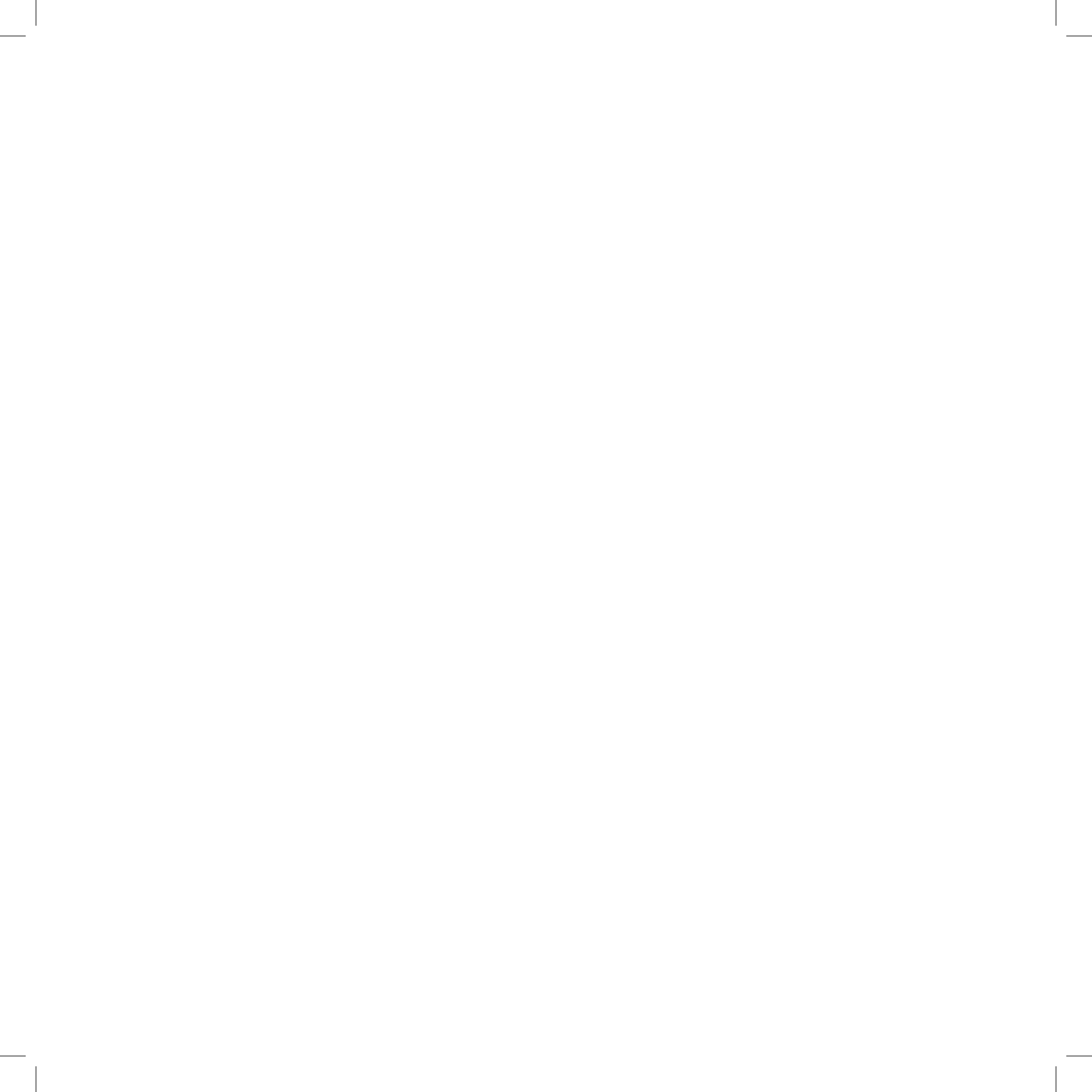
J'étais bouleversé, étonné, je pleurais. Je pleurais de tristesse, je pleurais d'émotion, les larmes que j'avais gardé si longtemps au fond de moi coulèrent sur mon visage sans vouloir s'arrêter. Il me prit dans ses bras, mon père me prit dans ses bras, enfin. Je le retrouvais, cela aura pris plus de deux ans avant de pouvoir enfin le serrer dans mes bras.

Je ne le croyais pas, pas tout de suite. Cela faisait trop longtemps que ma mère me disait de l'oublier, que je ne le reverrai plus.

Plus les jours passaient plus l'on retrouvait notre complicité du temps d'avant. Il apprenait à connaître Sarah qu'il avait vu pour la dernière fois lorsqu'elle était bébé. Les jours passaient et se ressemblaient. Je lisais des romans, ma sœur sur les genoux, lui parlais de notre mère, dessinais son visage pour ne pas l'oublier. Les jours passaient, nous étions enfermés. D'ailleurs, ces jours, je ne les comptais pas, je ne les comptais plus. Contre toute attente, cette nouvelle vie, je l'aimais, nous l'aimions tous les trois. Notre

petite vie tranquille loin de tout. Chaque matin, mon père revêtait son long manteau noir et partait prendre l'air, seul.

Un matin il n'était pas revenu. Les heures passaient, bientôt la nuit allait tomber. Je décidai de le faire, de désobéir. Je passais le seuil de la porte les mains moites, le corps qui tremble. Il était là. Par terre. Dans une flaque pourpre de sang. Ses yeux étaient clos. Je pleurais, encore. Je me rappelai alors de ce que m'avait dit ma mère. Et je courais, ma sœur dans les bras, je courais, je courais même la mort n'aurait pu m'arrêter. Je finis enfin par retrouver ma ville, déserte. Je repris mon habitude de frapper à la porte de la mère de Claude mon meilleur ami comme les soirs d'école où personne n'était à la maison. La mère de Claude m'ouvrit, comme à son habitude. Mais contrairement au temps d'avant son sourire s'était effacé laissant place à un visage triste, affaibli, comme le mien. C'est à leurs côtés, celui de la mère de Claude et de Sarah et uniquement aux leurs que je passais la fin de la guerre, caché.



Collège Paul Langevin, OLONNE-SUR-MER
Marie BOBIÈRE, Garance CHAILLOUX, Ella CLOUTOUR, Aimy FRACASSI,
Léa HATON et Amandine HERBRETEAU

1^{er} prix - Catégorie collective

Les crayons de couleur





Depuis quelques jours, les Allemands étaient partout, à la suite de différents attentats perpétrés par les résistants, la vie était de plus en plus dure. On manquait de tout, surtout depuis que Papa était prisonnier des Allemands. Il avait été mobilisé dès l'annonce de la déclaration de guerre et envoyé sur le front. Maman et moi recevions à cette époque pratiquement tous les jours des lettres dans lesquelles il disait qu'il s'ennuyait à mourir. A partir de mai 40, cette « Drôle de guerre », comme mon père la nommait, allait devenir une guerre pas drôle du tout et nous n'eûmes plus aucune nouvelle. Après plusieurs mois d'angoisse, nous reçûmes enfin une lettre qu'il avait écrite depuis un camp de travail, un de ces fameux stalags, situé à proximité de la frontière entre l'Autriche et l'Allemagne. Nous avions désormais la possibilité de lui envoyer des lettres et quelques provisions qui lui étaient précieuses. Dans ses lettres, il nous précisait que tout se passait bien et qu'il pensait à nous à chaque instant. Mais nous savions pertinemment qu'il disait cela seulement pour nous rassurer.

Mon père nous manquait beaucoup à la maison, les choses avaient changé. Je voyais que Maman avait du mal à s'occuper à la fois de la maison et des terres. Elle me disait que c'était de la faute des Allemands si Papa était parti et qu'il n'était pas revenu. Dans le village, tout le monde partageait ce sentiment de haine vis à vis des Allemands. Toutes les familles avaient connu le deuil d'un ou plusieurs

parents. D'ailleurs, ces barbares avaient déjà tué mon grand père maternel et deux de mes oncles lors de la Grande guerre.

Un soir, lorsque je rentrais de l'école, cartable sur le dos, j'ouvris le portail et entendis des hommes parler d'un ton ferme à ma mère. Ces voix ne m'étaient pas du tout familières. Plus j'avancais vers la maison et plus j'entendais que le français employé était teinté de l'accent allemand. J'ouvris la porte d'entrée et découvris au milieu du salon deux grands hommes en uniforme allemand. Un sentiment de peur mêlé de colère monta en moi. Ma mère se tourna dans ma direction et me fit signe de venir, mais je restai là. Je les fixais et les écoutais parler. Je me posais des milliers de questions. Pourquoi étaient-ils chez moi ? Qu'allaient-ils nous faire ? Apportaient-ils des nouvelles de mon père ? Je compris assez vite que notre maison avait été réquisitionnée par l'armée allemande. Ces deux hommes allaient désormais vivre chez nous. Ils avaient pris mon père, ils prenaient maintenant possession de notre maison. J'eus envie de fuir, de partir loin, de rejoindre mon père, de me blottir dans ses bras pour me protéger de ces sales Boches. Je montai dans ma chambre sans dire un mot. Je pris les lettres que Papa m'avait envoyées et les relus encore une fois. Des larmes de tristesse coulèrent sur mes joues. J'espérais qu'il reviendrait bientôt, son absence était de plus en plus difficile à vivre et devenait dorénavant carrément insupportable avec la présence de ces deux officiers allemands. Il fallut cependant apprendre à vivre avec ces deux maudits officiers. Heureusement ils étaient rarement à la maison. Ils arrivaient en effet souvent très tard et ne partageaient jamais nos repas. Il arrivait parfois qu'ils demandent à ma mère de leur prévoir une collation. Comme toujours ma mère s'exécutait et composait alors un repas avec ce que nous avions.

Cela faisait maintenant quelques mois que les Allemands occupaient la maison. Désormais l'un d'eux rentrait tous les soirs et mangeait seul sur un coin de table de la salle à manger. L'autre, quant à lui, rentrait tard dans la nuit. En effet, si l'un préférait lire le soir au coin de la cheminée, l'autre préférait sortir et s'amuser.

Un soir, alors que je faisais mes devoirs, l'Allemand s'assit à mes côtés. Il ne prononça pas un mot et examina ce que j'étais en train d'écrire. Il pointa tout à coup du doigt sur mon cahier un mot au pluriel auquel j'avais oublié de mettre un S. Je m'en voulus terriblement d'avoir fait cette faute d'inattention et fus d'autant plus vexée par le fait que ce soit un Allemand qui me corrigeait. Il me fut alors impossible de me concentrer. Soudainement, je pris mon courage à deux mains et lui dis :

« Monsieur l'officier, puis-je me permettre de vous demander de me laisser travailler seule ? »

Sa tasse de café à la main, il m'adressa un sourire doux et amusé comme le faisait papa. Avec un regard bienveillant, il me salua et me souhaita dans un français parfait de passer une bonne nuit. En sortant de la pièce il ajouta :

« Tu sais Jeanne, tu peux m'appeler par mon prénom. Je m'appelle Hans. »

J'appris par la suite, qu'avant d'être projeté dans cette guerre, il était voyageur de commerce et venait souvent pour ses affaires dans l'Est de la France. C'était la raison pour laquelle il maîtrisait si bien le Français. Ce soir, alors que je montais pour me rendre à ma chambre, je vis que la porte de la pièce qui lui

était réservée était restée entrouverte. Ma curiosité prit le dessus et je ne pus m'empêcher de regarder par ce rai de lumière. Dans sa chambre, j'aperçus l'officier assis sur son lit. Il avait dans ses mains un papier. Je me tenais trop loin pour voir réellement ce que c'était. Il le fixait avec nostalgie, et semblait absorbé par celui-ci. Après l'avoir contemplé un long moment, un léger sourire se dessina sur son visage. Il remit soigneusement le papier dans un petit coffre qu'il reposa ensuite sur la commode.

Quelques jours plus tard, je décidai de mener mon enquête. Je voulais en savoir plus sur Hans. Un jeudi après-midi alors que n'avions pas classe, je profitai donc de l'absence de Hans pour me faufiler dans sa chambre. Le petit coffre se trouvait là, posé sur la commode en bois vieilli. Attirée par cet objet mystérieux, j'ouvris le boîtier avec délicatesse. Je découvris alors quelques babioles dont une montre en or et une photographie. C'était bien cela que l'officier tenait entre ses mains l'autre soir. Je m'empressai d'examiner avec attention les personnes présentes sur le papier jauni. Je reconnus Hans. Il serrait dans ses bras une jeune fille qui paraissait un peu plus âgée que moi et une femme. La famille me parut heureuse et épanouie. Au dos de la photographie quelques notes en Allemand étaient griffonnées. « Sidonia und Ilsa, märz 1939 ». Ce sourire de l'officier, je ne le connaissais pas. Il ne m'était pas destiné et pourtant, pour la première fois, je commençai à penser que cet homme ne pouvait pas être Allemand, ce n'était pas possible. C'était sa famille, celle qu'il avait quittée pour venir ici, celle qui devait tant lui manquer. Je reposai précieusement la photographie à sa place et sortis.

Plus les jours passaient, et moins je voyais cet Allemand comme un ennemi. De temps en temps, il me rapportait une tablette de chocolat ou quelques bonbons. Désormais, il m'aidait à réviser mes leçons et l'atmosphère durant les repas était apaisée et devenait même agréable.

Un jour, tandis que je m'appliquais à dessiner ma famille avec ma plume sergent major, Hans s'approcha de moi et me dit :

« Quel beau dessin Jeanne ! Tu as vraiment du talent ! »

Je fus très flattée d'entendre ces compliments. Alors, au lieu de jeter ma feuille comme j'avais l'habitude de le faire, je l'accrochai dans ma chambre. J'y avais représenté Maman, avec une belle robe à fleurs, Papa, avec ses moustaches qui me faisaient tant rire et moi. Sur un côté, j'avais aussi dessiné Hans mais il n'avait pas dû comprendre que c'était nous qui étions représentés sur ce dessin. D'ailleurs, j'aimais beaucoup ce dessin à cause de la joie qui y en émanait.

Quelques jours plus tard, je rentrai de l'école, et j'aperçus Hans assis à la table du salon. Il avait une boîte à la main. J'eus envie de lui demander ce qu'elle contenait mais par politesse je me tus.

« Approche-toi, Jeanne et viens voir, j'ai quelque chose pour toi ! ».

J'accourus à toute allure, pressée de découvrir ce qu'il me réservait. Il me dit d'un air amusé qu'il manquait quelque chose à mon dessin de la veille. Je ne comprenais pas ce qu'il pouvait y manquer.

« De la couleur, Jeanne, de la couleur ! » ajouta-t-il d'un ton moqueur.

J'ouvris le paquet et découvris alors une boîte de crayons de couleur. Je m'empressai de remercier Hans, regagnai ma chambre et pris le dessin que j'avais fait quelques jours plus tôt. Je coloriai mes cheveux blonds et mes yeux bleus ainsi que ma robe rouge. J'ornai ma robe de deux petites pochettes vertes en son milieu. Après avoir mis de la couleur sur la robe fleurie de Maman et sur les moustaches de Papa, je n'oubliai pas de colorier l'uniforme de Hans en vert kaki.

Ce soir-là, Hans nous apprit qu'il quitterait la maison dès le lendemain car il devait partir sur le front russe. Entre-temps, il retrouverait sa famille pour une permission de deux semaines. Nous avions, véritablement, durant ces deux dernières années, tissé des liens d'amitié assez forts.

Le départ de Hans était prévu pour le soir et j'avais prévu de lui offrir mon dessin fait la veille avec mes crayons de couleur, dessin sur lequel nous étions tous réunis pour fêter la fin de cette maudite guerre. Ce fut avec une profonde tristesse que je m'aperçus que Hans était déjà parti à mon retour de l'école. L'autre officier allemand terminait quant à lui de préparer ses dernières affaires. Je lui demandai s'il pouvait transmettre mon dessin à Hans. Dans un français très approximatif, il me répondit qu'il essaierait de me rendre ce service mais que cela resterait difficile car Hans avait pris le premier train. Lorsque que je lui tendis mon papier si précieux, l'officier me dit :

« Tu as de la chance d'avoir une si jolie famille... »

Le départ des deux Allemands de notre maison, était sensé nous rassurer, nous réjouir et nous libérer, pourtant cela me rendait malgré tout un peu triste. Il me serra la main tout comme à ma mère, en nous remerciant de notre hospitalité durant ces deux années et partit. Comme j'aurai voulu que Hans soit présent pour lui remettre en main propre mon dessin. D'ailleurs, ce dessin l'aura-t-il un jour ?

Ce fut un grand soulagement lorsqu'on entendit les cloches sonner ce 8 mai 1945. Cette libération était un jour de victoire mais cela ne signifiait pas pour autant que Papa était libéré. Nous n'avions plus de ses nouvelles depuis des semaines. Était-il déjà en route ? Était-il toujours vivant ? Jusqu'au jour où...

Il était encore tôt, lorsque quelqu'un frappa à la porte, je descendis les escaliers à toute allure pour ouvrir. A peine avais-je ouvert la porte, que mon père me souleva du sol et me serra dans ses bras. A vrai dire, il avait beaucoup changé depuis le jour de son départ pour la guerre. Cela faisait bientôt cinq ans que je ne l'avais pas serré dans mes bras. C'était bien mon père... Il m'avait tellement manqué, moi qui croyais qu'il ne reviendrait jamais. J'avais beaucoup de choses à lui raconter. Je lui pris la main pour l'emmener vers Maman qui était dans le jardin. Il la prit par la taille et l'embrassa. Nos retrouvailles furent formidables.

Vint l'heure du souper et nous passâmes à table. J'essayais de savoir ce que Papa avait subi dans ce stalag, mais il fuyait mes questions. J'insistai alors en lui demandant pourquoi mes questions restaient sans réponse. Il me rétorqua que j'étais trop petite pour comprendre et qu'il me raconterait tout cela plus tard. D'ailleurs, il n'en disait pas beaucoup plus à Maman.

Après le premier dîner en présence de mon père, je sortis une feuille de papier et m'installai sur la table de la cuisine. Je commençai à dessiner avec mes crayons de couleur lorsque Papa s'avança vers moi. Il me regarda dessiner puis il dit :

« Ils sont très jolis ces crayons de couleur. »

Je répondis innocemment que c'était Hans qui me les avait offerts.

Alors il fronça les sourcils et me répondit : « Tu appelles ce fumier de boche par son prénom ?! »

Je lui répondis que Hans n'était pas un sale boche. Je voulais lui raconter nos discussions mais dans sa colère, il ne me laissa pas terminer. Mon père se leva, prit mes crayons et dans un geste violent les jeta dans le feu de la cheminée. Les crayons crépitèrent et se réduisirent en cendres. Il se tourna vers moi en me jetant

« Un cadeau de boche à la maison ! Il ne manquait plus que cela... Crois-tu qu'ils m'ont fait un cadeau pendant les quatre ans que j'étais prisonnier en Allemagne ? »

Je renchéris en disant que Hans n'était en rien responsable à sa détention mais rien de ce que je pouvais lui dire ne le fit changer d'avis.

Les larmes me montèrent aux yeux, je pris mes dessins et me réfugiai dans ma chambre.

Les mois s'écoulèrent, la vie reprit peu à peu son cours normal. Un matin de printemps, Maman m'appela car il y avait un colis pour moi. Dans ce colis se trouvait une lettre que je m'empressai de lire.

Chère Jeanne,

Vous ne savez pas qui je suis ou du moins pas vraiment, mais moi je vous connais bien.

Je m'appelle Sidonia, j'ai 16 ans et je suis la fille de Hans, vous rappelez-vous ? Il s'agit de l'officier allemand qui a séjourné chez vous. Il m'a beaucoup parlé de vous lors de sa permission et de son retour dans notre maison. Il me disait qu'à votre âge vous me ressembliez.

Pendant ces quelques jours, beaucoup trop courts de sa permission, il avait confectionné ce colis, qu'il souhaitait vous envoyer, mais il n'en a pas eu le temps. Mon père fut tué sur le front russe quelques semaines après son départ de la maison.

Mon père était persuadé qu'un jour, une fois la guerre terminée, Allemands et Français deviendraient frères. C'est donc au nom de cette amitié naissante entre nos peuples que je me permets de vous faire part de ce colis.

Bien à vous,

Sidonia.

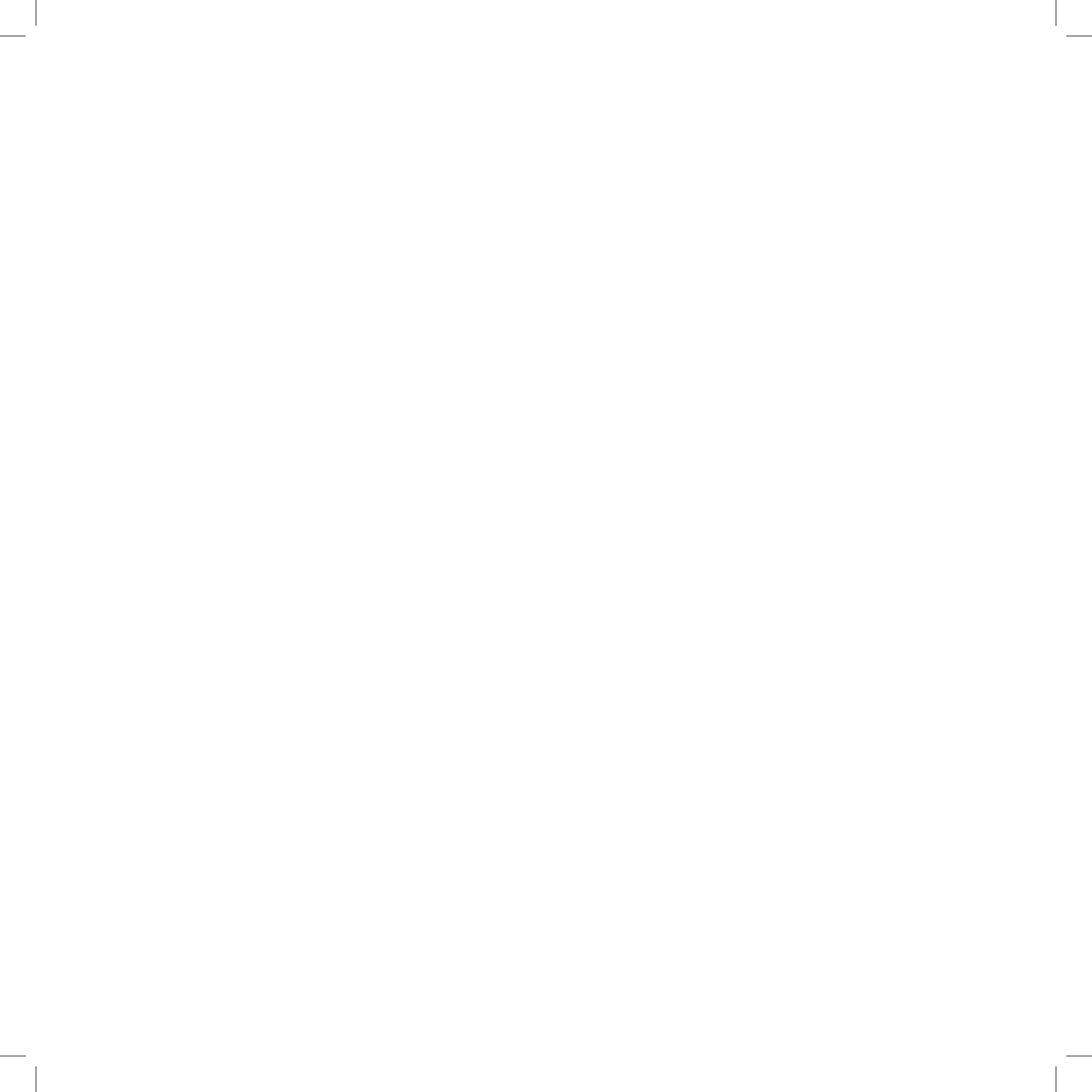
Dans ce colis, se trouvait une poupée. Elle avait les cheveux blonds et des yeux bleus avec un très joli sourire. Elle était vêtue d'une petite robe rouge avec deux petites poches vertes en son milieu.



Collège Saint Martin, BENET
Louisa BOUCHAND et Sarah FOURNIER
2^e prix - Catégorie collective

C'est la guerre qui nous a réunis





Depuis quelques jours, les Allemands étaient partout, à la suite de différents attentats perpétrés par les résistants. La vie était de plus en plus dure. On manquait de tout, on avait peur. On ne sortait que pour aller à l'école et au travail. Ma mère, qui tenait la petite boutique de vêtements au coin de la rue Vaugirard, craignait les Allemands, donc on fermait de plus en plus tôt. Jusqu'au jour où nous vîmes arriver des militaires, ils venaient réquisitionner l'arrière-boutique. Ils arrivèrent en fin de journée, ils étaient quatre et ils m'impressionnaient avec leur uniforme. Parmi eux, un jeune soldat qui ne devait pas avoir plus de vingt ans. Ils entrèrent dans la boutique, nous firent signe de sortir, et s'enfermèrent à double tour. Puis ils ressortirent par la porte de derrière pour aller manger car il était midi passé, alors nous fîmes de même.

Quand le repas fut terminé, ma mère me demanda d'aller chercher, dans la boutique, du fil pour raccommoder l'accroc que ma sœur venait de faire à sa robe, et je lui obéis. En entrant dans le magasin, je vis que la lumière de la réserve était allumée. Les Allemands devaient être là. J'entrepris de chercher du fil de la bonne couleur dans les tiroirs du comptoir, c'est alors que j'entendis une arme se charger derrière moi.

« Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ? »

Terrifiée je me retournai.

« Je m'appelle Catherine. Catherine Perret. Je suis la fille de la propriétaire, je venais chercher...

- D'accord. »

Et le jeune soldat repartit comme il était arrivé. Alors, curieuse, je décidai d'aller voir ce qu'il faisait. J'atteignis la porte de la réserve et l'ouvris. Personne. Où était-il passé ? Soudain, il reparut. Il devait mesurer au moins vingt centimètres de plus que moi, mais bizarrement je n'avais pas peur. Il me laissa passer sans rien dire. Je sortis sans un mot. Il faisait nuit dehors et l'air frais me fit du bien. Mes joues étaient brûlantes. Était-ce la peur ? Une fois à la maison, je donnai le fil à maman et allai me réfugier dans ma chambre.

Les semaines passèrent et les Allemands étaient toujours là. Nous commencions à ne plus avoir à manger car les restrictions étaient de plus en plus lourdes. Le jeune soldat qui avait conscience de nos difficultés, nous apportait tantôt un gâteau tantôt des pommes. Par une journée ensoleillée, alors que ma mère voulait tirer les stores de la boutique, elle glissa et tomba. Je sortis, et vis qu'elle avait vraiment mal à la cheville. Il fallait à tout prix que je l'emmène à l'hôpital. Le jeune soldat accourut vers nous. Il se pencha vers ma mère et la prit dans ses bras. Nous prîmes une voiture militaire – il était chauffeur - et partîmes à l'hôpital. Arrivés là-bas, une infirmière et un médecin prirent ma mère en charge. Le jeune homme se dirigea vers la salle d'attente et je le suivis. Nous échangeâmes quelques regards rapides, puis je décidai d'engager la conversation.

« Je vous remercie de m'avoir accompagnée.

- Je me sentais obligé, on m'a appris à ne pas laisser une jeune femme dans la détresse. »

A ce moment je remarquai qu'il avait les yeux bleus.

« J'aimerais tellement que quelqu'un prenne soin de ma mère, pendant que je suis en France...

- Depuis la mort de mon père, j'ai toujours peur qu'il arrive malheur à ma mère et que ma sœur et moi devions nous débrouiller toutes seules. Merci monsieur, je ne connais même pas votre nom.

- Je m'appelle Stefan Raurich.

- Comment se fait-il que vous parliez si bien français ?

- J'ai fait mes études à Paris et ma sœur s'est mariée à un français, mais ça c'était avant la guerre. »

Le médecin arriva interrompant la discussion. Il me dit que ma mère allait être opérée le lendemain matin et qu'elle passerait donc la nuit à l'hôpital. Je le remerciai, nous décidâmes de partir car il se faisait tard et Nina allait se demander où j'étais passée.

Le lendemain, je pris le bus à l'aube. Nina ne put venir avec moi car elle devait ouvrir la boutique : nous ne pouvions pas nous payer le luxe de la laisser fermer, ne serait-ce qu'une journée... Le médecin me rassura en me disant que l'opération s'était très bien passée et que notre mère serait vite remise sur pieds.

Deux semaines plus tard, alors que j'étais dans le magasin, le jeune soldat entra. Il demanda des nouvelles de la blessée, je lui appris qu'elle devait rentrer l'après-midi même. Il me proposa, maladroitement, de m'accompagner. Il me dit qu'il comprendrait que je refuse. Mais son aide était la bienvenue, ma mère était faible, et un voyage en bus ou en métro aurait été une épreuve pour elle. Je ravalai ma fierté, et

j'acceptai. Une fois devant la maison, je le remerciai, il s'inclina, et la voiture disparut. Je sentais qu'il redoutait de me compromettre...

Nous reprîmes nos habitudes. Les jours défilaient et l'hiver approchait. Je continuais à voir Stefan tous les jours. Il avait toujours une bonne raison pour venir, et ses attentions nous touchaient. C'était un ennemi, certes, mais pour nous, il se montrait généreux et attentionné.

Un jour, il entra brutalement, il parla sans même dire bonjour.

« Catherine, il faut que je parte sur le front russe. Peu de soldats y ont survécu, mais c'est mon devoir de protéger mon pays. Le train part dans deux heures. Prenez soin de votre mère et surtout de vous. On se reverra peut-être un jour mais si ce n'est pas le cas, je vous dis adieu. »

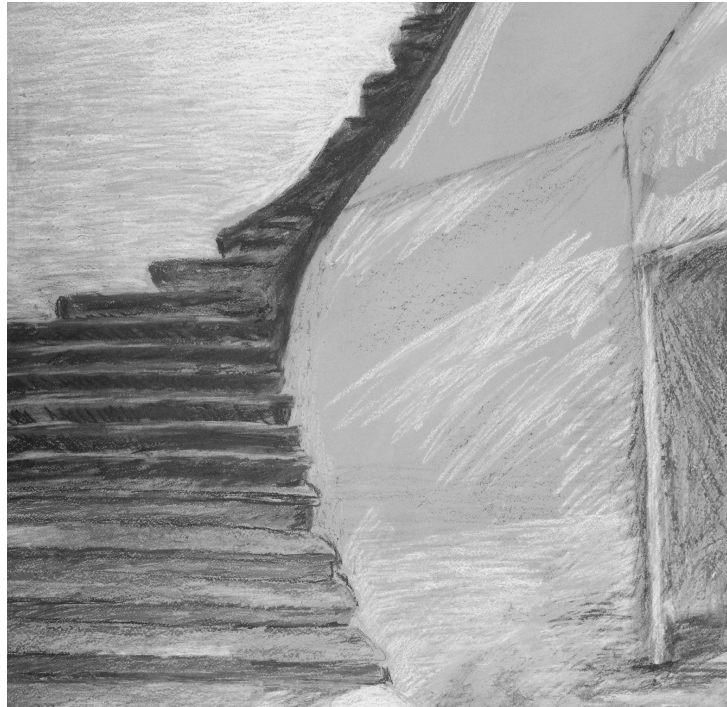
Alors il me prit la main et la baisa. « Je vous attendrai » pensai-je. Il partit sans se retourner. Les larmes inondèrent mes joues.

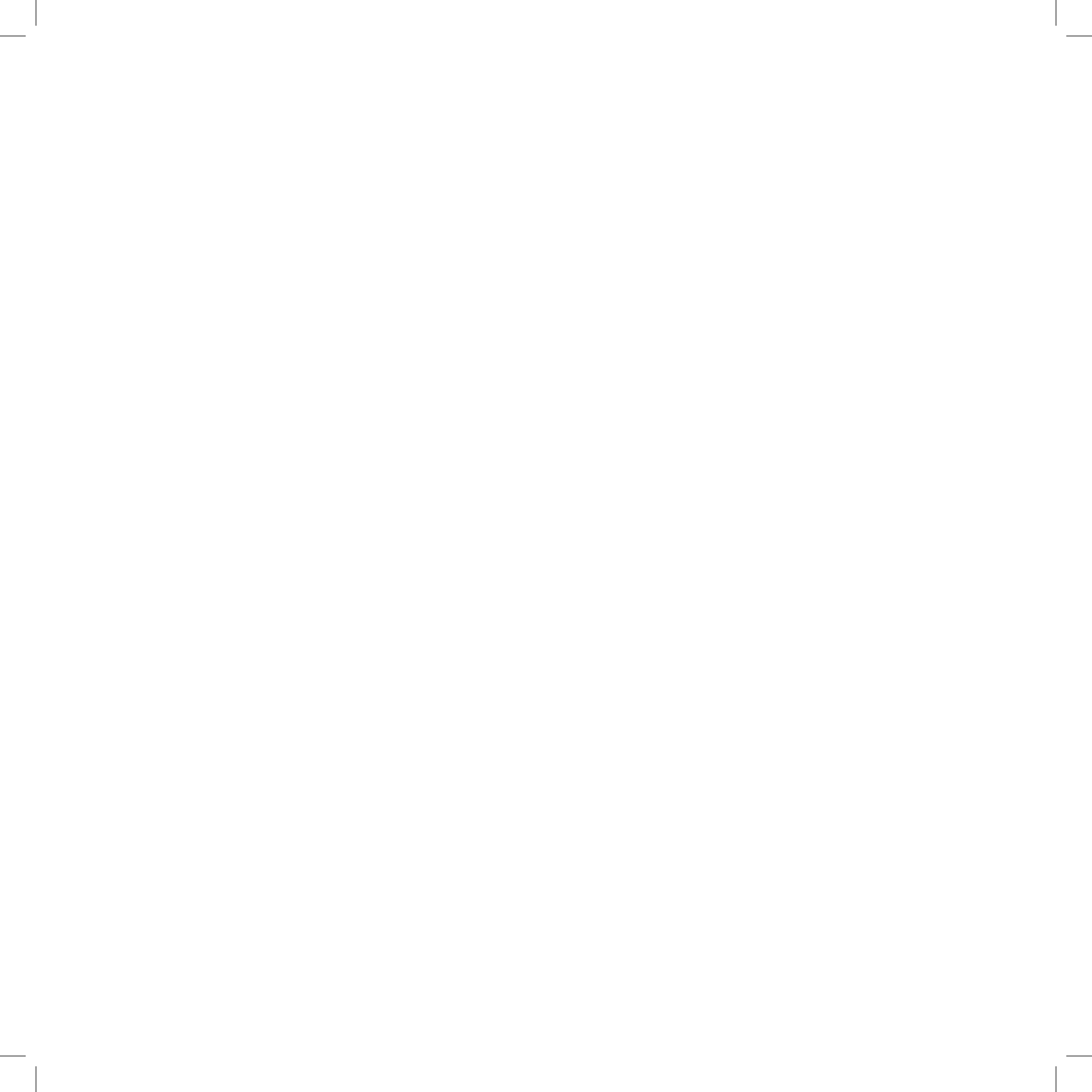
« Et voilà ma chérie, c'est comme ça que j'ai connu ton grand-père. Nous nous sommes mariés quatre ans plus tard... »

Collège Les Lauriers, SAINT JEAN DE MONTS
Steffie CHAIGNEAU, Nathan GIBAUD et Camille POINGT

3^e prix - Catégorie collective

L'enfant sauvé





Comme tous les matins, je m'étais levé très tôt. Papa n'était pas rentré de la nuit et maman s'inquiétait... Je pris le chemin de l'école et ce que je vis me marqua à jamais...

J'arrivais près de la ville de Karlsruhe lorsque j'entendis des cris stridents, comme si un cœur était arraché d'une poitrine. Je me cachai derrière le muret d'un immeuble. Mon cœur se mit à battre. Je me sentais criminel alors que, pourtant, je n'avais rien fait ! Je passai ma tête au-dessus de ce petit mur et je découvris l'horreur : des dizaines de juifs, hommes, femmes, et enfants, étaient séparés par des soldats allemands puis étaient jetés comme des bêtes dans des charrettes à fumier. Tels des animaux emmenés à l'abattoir.

C'est alors que je vis dans le coin, un petit garçon d'à peine six ans, qui portait ce que j'appelais « l'immonde étoile jaune ». Les larmes coulaient sur son visage ; il semblait perdu, accroché à son petit ourson en peluche qui, lui aussi, portait une petite étoile jaune. Un élan de courage puis d'hésitation m'envahit, je devais faire quelque chose ! Ce petit me transperçait le cœur... Je sortis de ma cachette en tâchant de ne pas être vu, enlevai rapidement ma veste et courus vers le bambin. Je lui enfilai ma veste pour cacher son étoile. Il se laissa faire étrangement, comme s'il savait ce qui lui arrivait. Sa mère, déjà installée sur la charrette me lança un dernier regard, empli de désespoir, m'incitant à continuer mon action.

Je pris l'enfant par la main. Un Allemand m'interpella :

« Qu'est-ce-que tu fais, gamin ?

- Rien, euh ... je récupère mon cousin, il avait lancé une de ses billes dans la cour et était parti la chercher, prétextai-je.

- Donne-moi ton nom ! ordonna le soldat.

- Je m'appelle Karl Adener

- Et lui ? lança l'Allemand.

- Il s'appelle Jean... Jean Adener.

- C'est bon pour cette fois, dit le soldat, mais ne traînez pas ici, vous risqueriez d'avoir de très gros ennuis... »

Je m'empressai de partir avec le petit juif. Je le cachai dans un vieil entrepôt désaffecté situé non loin de l'école.

« Ne bouge pas ! Je reviens ce soir, et n'oublie pas : à partir de maintenant, ton nom, c'est Jean ! »

Je suis donc parti à l'école... Cette journée fut la plus longue de ma petite existence : même les jours de pluie paraissaient plus passionnants.

Je ne pensais maintenant qu'à une seule et unique chose : Jean.

La sonnerie retentit. Je me précipitai vers l'extérieur puis accourus vers l'entrepôt. J'y arrivai rapidement et découvris Jean, caché derrière une vieille machine.

« Jean... Jean ?

- Mon prénom c'est Amran, c'est pas Jean !

- Amran ?! m'exclamai-je, c'est bizarre comme nom ! Je ne l'ai jamais entendu...

- Mes parents adorent ce prénom, ça veut dire : « Ami du Grand Dieu »

- Tu n'as pas le choix : si tu veux échapper aux Allemands, tu dois prendre un prénom français. Jean, ça te va ?

- Oui... De toute façon je n'ai pas le choix ! »

Je pris Jean par la main et l'emmenai chez moi, où j'espérais trouver ma mère. Ma mère était une femme de confiance, pleine de bonté ; elle respectait tout le monde. Quelle que soit la nationalité ou la religion des personnes qu'elle rencontrait. Elle arrivait à déceler les meilleures choses qui étaient cachées dans le cœur et dans l'âme des gens. Ma mère, c'était un modèle ! Mon père, lui, était pro-allemand, il n'honorait que les Aryens et rêvait d'exterminer la race « impure ».

« Maman !! maman... !! criai-je

- Qu'est-ce qu'il y a mon chéri ? Pourquoi cries-tu ?

- J'ai sauvé un juif ! On doit le cacher mais je t'en prie, n'en parle pas à papa !

- Ne t'inquiète pas mon fils, je ne risque pas de le lui dire. Tous ses idéaux si mauvais sur les juifs... Souvent, ton père me déçoit ! ». Les yeux de maman s'emplirent de larmes, mais elle se ressaisit vite et m'embrassa tendrement. Elle installa un lit dans le grenier afin de ne pas éveiller de soupçons de papa. Chaque jour, maman venait lui apporter de la nourriture et du lait, elle passait de nombreuses heures près de lui, au point de s'en occuper comme de son fils.

Deux semaines passèrent sans que papa ne se rende compte de rien. Après qu'il eut déjeuné, mon père décida de lire un livre, comme il avait l'habitude de le faire, mais celui-ci se trouvait au grenier. Alors qu'il s'apprêtait à prendre l'escalier, maman s'interposa, d'un air très nerveux.

« Ne va pas au grenier, déclara maman, tu sais très bien que tu es allergique à la poussière, tu risquerais de faire une crise !

- Voyons Angeline ! Je ne suis pas en sucre !

- Ne bouge pas, je vais te le chercher, rétorqua maman.

- Pourquoi ne me laisses-tu pas passer ? Tu caches un juif ou quoi ? »

C'est alors que les joues de maman devinrent écarlates ; elle se mit à trembler, ses mains devinrent moites. Papa la regarda étrangement puis brusquement la poussa et lui dit :

« Lass mich rein !! »

Papa monta les marches à toute vitesse, ouvrit la porte du grenier et découvrit le petit Jean, sur son lit, l'air si naïf. La colère monta en lui et une fureur noire l'envahit. Maman arriva et prit Jean dans ses bras.

« Tu es une traîtresse ! hurla papa.

- Je préfère être une traîtresse que de tuer des pauvres gens innocents !

- Ils ne sont pas innocents, ils sont juifs !!! s'écria-t-il.

- Tu ne me laisses pas le choix ! Avant, tu étais bon et honnête et maintenant tu es... CORROMPU ! Tu as été corrompu par la guerre et tu ne t'en rends même pas compte, tu deviens fou !! Soit tu acceptes cet enfant, soit tu quittes cette maison !

- Tu ne peux pas faire ça Angeline, je t'aime, mais je ne peux pas accepter cette... chose. Regarde, il n'est même pas normal ! lança papa

- Papa, tu ne peux pas faire ça, nous l'aimons !! Et cette « chose », comme tu dis, s'appelle Jean !!!
hurlai-je

- Ah ! Je vois ! Tout le monde comploté contre moi !

- Arrête papa tu deviens paranoïaque !

- Laissez-moi ! Je m'en vais et je vous jure de tous les tuer !!! Lui, il m'a tout pris, m'a tout volé, tout ce que j'aimais : ma femme, mon fils... Je tuerai tous ceux de sa race, les uns après les autres de mes propres mains, jusqu'à ce que leur sang coule et que leur cœur soit aussi brisé que le mien !! »

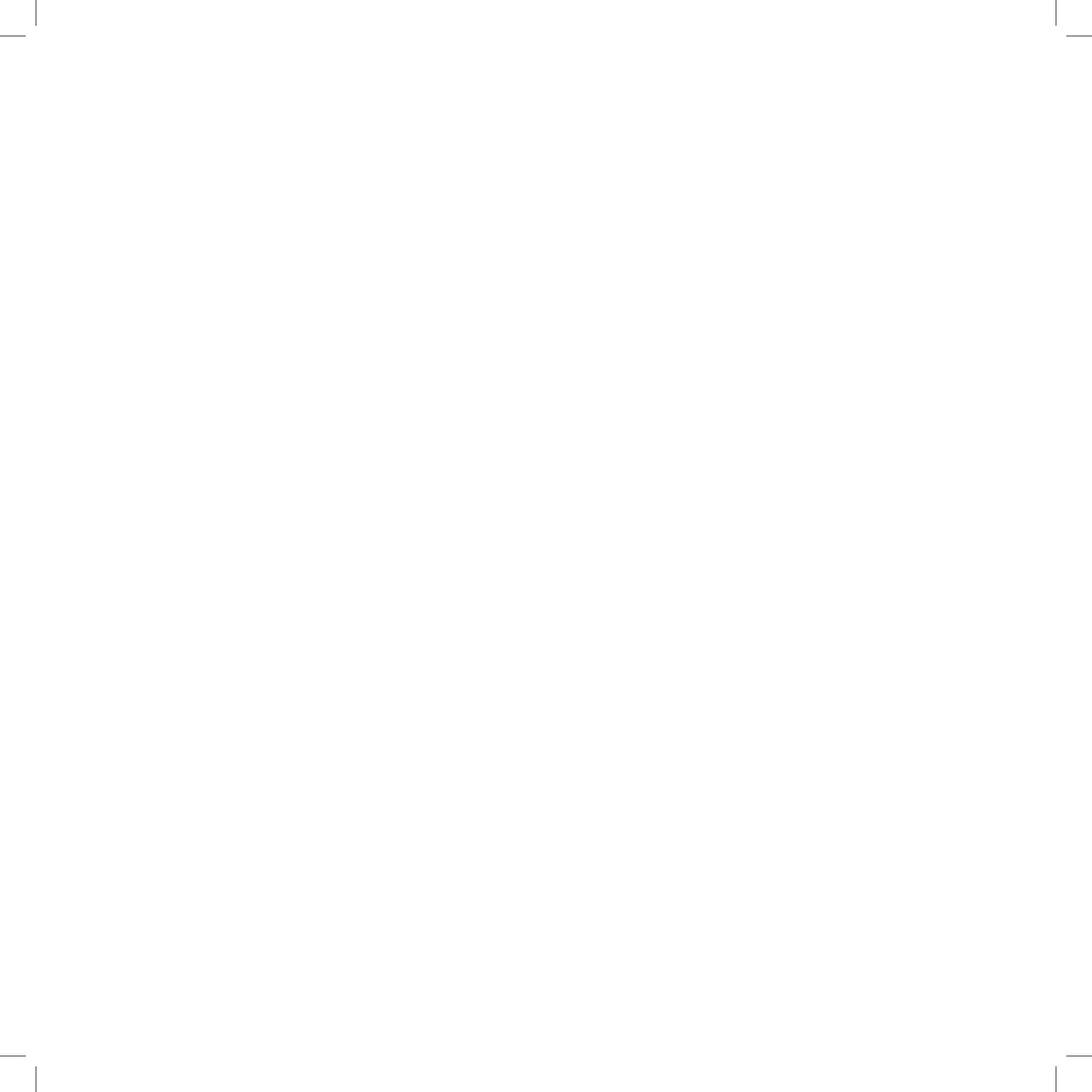
Je n'en revenais pas, j'avais eu l'impression que le diable venait de prendre place dans notre maison. Mon père m'avait paru horrible à cet instant ! Et jamais auparavant je n'avais vu ma mère dans un tel état ! Papa a ensuite tenté d'intercepter Jean mais maman l'a menacé violemment.

Un mois après le départ de papa, une lettre à mon nom arriva : « M. Karl Adener, vous êtes maintenant âgé de dix-ans, vous avez donc le plaisir et l'immense chance d'intégrer les Jeunesses Hitlériennes afin d'honorer votre nation. » Je regardai ma mère, apeuré : j'étais sélectionné pour partir en enfer ! Mais moi, je ne voulais pas aller là-bas, je ne voulais pas la laisser, pas les quitter.

Pendant deux ans, j'ai dû rester dans ces abominables lieux d'entraînements qui étaient pour moi des camps de tortures. Le 14 juillet 1944, je suis rentré à la maison, tout me paraissait si différent... Maman m'accueillit seule. Elle s'écroula et fondit en larme lorsqu'elle me vit. Elle me raconta que papa était revenu pour emporter Jean dans un camp de rassemblement et probablement par la suite dans un de ces horribles camps de concentration pour se venger. Elle avait tout fait pour l'en empêcher mais il avait fini par la battre et la laisser inconsciente, espérant la laisser pour morte. Comment avait-il pu faire ça à

la femme qu'il aimait et qu'il avait promis de chérir et d'honorer ? Je me rendis alors compte que ma vie sans Jean ne serait plus la même et que je donnerais tout pour le revoir et surtout pour me venger de mon père.

Quelques mois plus tard, mon souhait fut exaucé... malheureusement... J'avais beau le détester, il était tout de même mon père. Il fut fusillé lors d'une bataille près de Caen. Je savais que maintenant j'étais à l'abri, que nous étions à l'abri, et que la mémoire de mon petit Jean, de mon frère, venait d'être vengée !



REMERCIEMENTS

Les partenaires

- Monsieur Michel LEBOEUF (Président de l'Union Nationale de Combattants en Vendée),
- Monsieur Christian TRICOIRE (Président de la commission mémoire du Comité d'Entente des anciens combattants en Vendée),
- Madame Françoise GOUIN-GROUSSET (Musée de la Résistance et de la Déportation de Vendée, La-Roche-sur-Yon),
- Madame Émmanuelle ROY (Les Archives Départementales de la Vendée),
- Le Centre Vendéen de Recherches Historiques,
- Monsieur Xavier de MOULINS (Service des Relations Extérieures, Conseil général de la Vendée),
- Madame HERBERT (membre du Comité de Pilotage du Conseil général des Jeunes, Collège Jean Renoir, La-Roche-sur-Yon),
- Monsieur Georges-Henri FLAMENT (membre du Comité de Pilotage du Conseil général des Jeunes, Collège Richelieu, La-Roche-sur-Yon),
- Madame Sophie HERNOUST et Madame Séverine GODARD (professeurs de français).

Les témoins, enfants ou adolescents pendant la guerre 39-45

- Madame Gilberte ROY-ANDRIEU (La-Roche-sur-Yon),
- Toutes les personnes contactées par les professeurs ou collégiens participants.

Les élus du Conseil général de la Vendée en charge du Conseil général des Jeunes, et spécialement de la commission Inter-génération pour ce projet

- Monsieur Marcel GAUDUCHEAU (Premier Vice-président du Conseil général de la Vendée, canton de Moutiers-les-Mauxfaits),
- Monsieur Gérard VILLETTE (Conseiller général, Canton de Chantonay).

Les correcteurs

- Yves VIOLLIER (écrivain, parrain du concours).
- Les Conseillers généraux :
 - Marcel GAUDUCHEAU (canton de Moutiers-les-Mauxfaits),
 - Gérard VILLETTE (canton de Chantonay),
 - François BON (canton de Saint Hilaire-des-Loges),
 - Valentin JOSSE (canton de La Chataigneraie),

- Gérard FAUGERON (canton des Sables d'Olonne).
- Les professeurs :
 - Madame Ghislaine DESLANDES (retraîtée),
 - Madame HERBERT (membre du Comité de Pilotage du Conseil Général des Jeunes, Collège Jean Renoir, La Roche sur Yon),
 - Monsieur Georges-Henri FLAMENT (membre du Comité de Pilotage du Conseil Général des Jeunes, Collège Richelieu, La Roche-sur-Yon).
- Les agents du Conseil général de la Vendée :
 - de la Bibliothèque Départementale de la Vendée,
 - du Service Documentation,
 - du Service Développement Culturel Jeunesse.

Les directeurs, professeurs et élèves des collèges participants

- Saint Martin, Benet,
- Saint Joseph, La Chataigneraie,
- Saint Joseph, Fontenay-le-Comte,
- André Tiraqueau, Fontenay-le-Comte,
- Olivier Messiaen, Mortagne-sur-Sèvre,
- Saint Jacques la Forêt, La Mothe-Achard,
- Paul Langevin, Olonne-sur-Mer,
- Les Gondoliers, La Roche-sur-Yon,
- Joliot Curie, Saint Hilaire-des-Loges,
- Les Lauriers, Saint Jean-de-Monts,
- Saint Gabriel, Saint Michel, Saint-Laurent-sur-Sèvre,
- Saint Paul, Sainte Hermine,
- Saint Nicolas, Tiffauges.



La commission Inter-génération, mandat 2012-2014

En haut de gauche à droite

Monsieur Christian TRICOIRE (Président de la commission mémoire du Comité d'Entente des anciens combattants en Vendée),
 les Conseillers Généraux Juniors : Emma RICARD, collège Le Sourdy - Luçon, Thomas SAINDON, collège Saint Joseph -
 Chantonnay, Guillaume BRIEAU, collège Joliot Curie - Saint Hilaire des Loges, Valentin DAGBERT, collège Saint Martin - Benet,
 Madame Gilberte ROY-ANDRIEUX (témoin), Madame Françoise GOUIN-GROUSSET, Musée de la Résistance et de la Déportation
 de Vendée - La Roche sur Yon

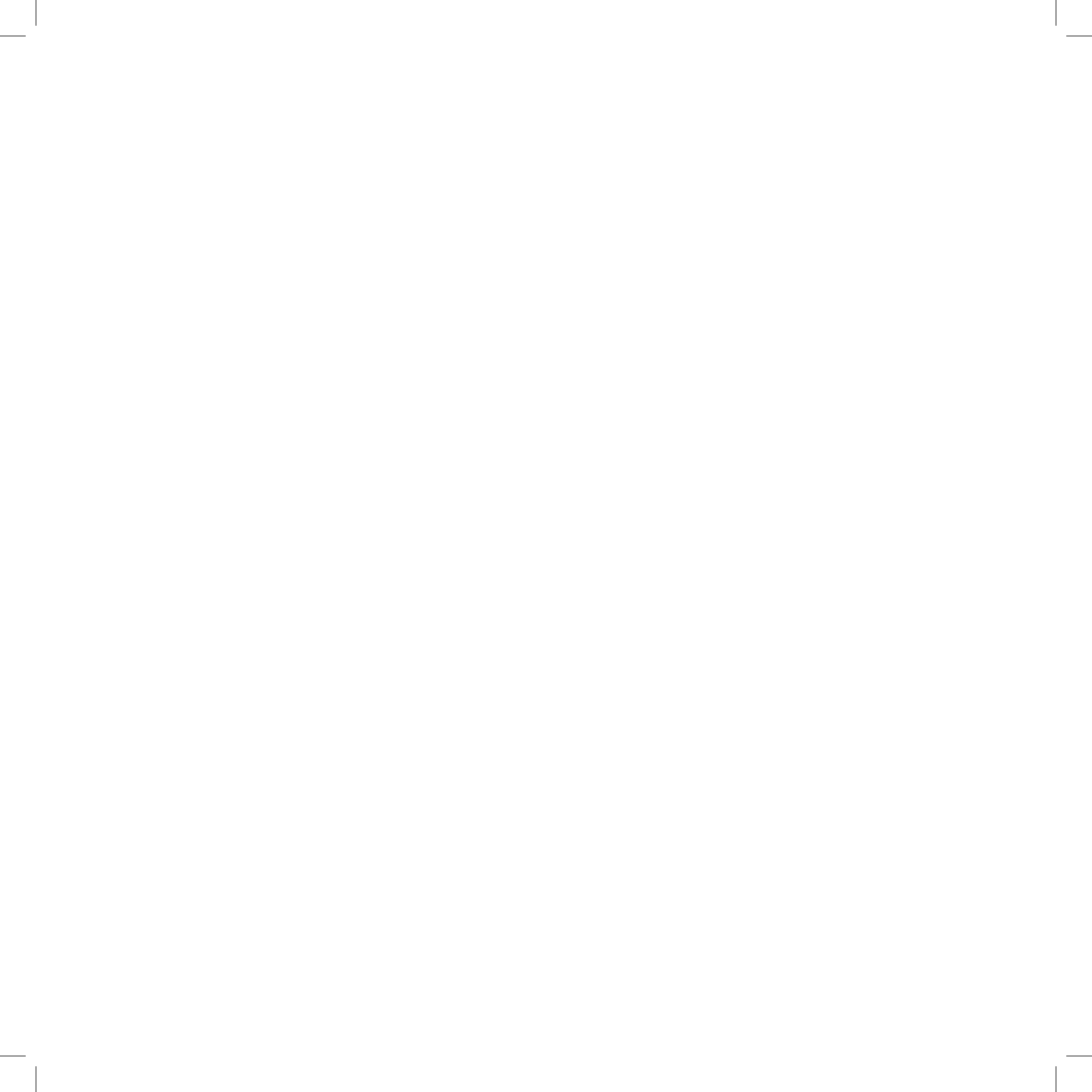
En bas de gauche à droite

Les Conseillers Généraux Juniors : Marie DUPONT, collège François Viète - Fontenay le Comte, Marius CHABIRAND, collège
 Marais Poitevin - Benet, Marjorie DESQUATREVAUX, collège René Couzinet - Chantonnay, Zoé BESNARD, collège André
 Tiraqueau - Fontenay le Comte, Elise TURCAUD, collège Saint Joseph - La Chataigneraie

Absents

Louis DELAUNAY, collège Saint Paul - Sainte Hermine, Teddy RAVON, collège L'Anglée - Sainte Hermine, Maëva LAINE, collège
 Pierre Mendès France - La Chataigneraie, Alvaro PASANEAU, collège Saint Joseph - Fontenay le Comte

Crédits photographiques : Fotolia, Coll. départementale des Musées de l'Ain, Conseil général de la Vendée
Conception et réalisation : Service Développement Culturel Jeunesse
Impression : Imprimerie du Conseil général de la Vendée
Août 2014





VENDÉE
CONSEIL GÉNÉRAL